

Georges Le Brun Keris

**Durtal
ou L'affaire Silas**

Durtal

Pour mon roman multiplier les personnages. Situer Silas. Le faire vivre dans sa boutique – au marché – faire vivre la contrebande.
Carnets 12 mai 1969

Chapitre I

- Tiens, celle-là, tu l'attraperas.

La pièce oscille autour de Durtal. La table de bois blanc de l'inspecteur se déplace au long des murs.

Déjà une seconde gifle, sur l'autre joue, celle-ci. Une douleur sourde dans l'oreille. Les tempes qui bourdonnent, comme emplies de cloches. Et puis une bouffée de haine qui monte, qui submerge tout. L'envie de crier cette haine, de cracher sur l'inspecteur et ses policiers. Le cerveau englué de douleur cherche le mot qui blessera.

Pas le loisir de le trouver. Des coups de poing. Trois hommes les envoient, poussent et repoussent Durtal. On ne lui demande plus d'avouer maintenant. Simplement, les coups tombent. Impossible même de les parer. D'instinct les muscles se tendent contre la douleur. Quelque chose de tiède, bave et sang, coule des lèvres. Ce vide dans la bouche, une dent qui a sauté.

Et toujours les coups. Peu à peu Durtal y résiste moins. Il se fait plus mou. Ce ne sont plus ses jambes qui le soutiennent : impossible de tomber. Sans cesse un nouveau coup le redresse. Et pourtant, se laisser glisser tout d'un coup, sans même plier les genoux...

Sans prise, un des policiers manque de choir. Un juron. Quelques secondes de répit. Juste le temps pour Durtal d'éprouver qu'il souffre, d'avoir conscience de son nez cassé, des dents qui manquent... et dans la bouche, ce goût de sang.

- Mais non, il n'est pas évanoui, il fait semblant. Voilà qui lui apprendra !

Un coup de pied dans le ventre. Durtal se plie sur lui-même. Il se recroqueville complètement autour d'une douleur intolérable. Des coups de pied cognent dans ses côtes, dans ses bras, dans ses jambes. Il ne les sent même pas. Ils sont comme engloutis dans la douleur du ventre.

Pour la première fois de « l'interrogatoire », Durtal crie.

- Ta gueule ! hurle un policier, et un coup de pied s'abat juste sous le menton. Mais nul n'empêchera Durtal de crier. C'est un hurlement à quoi il ne peut rien. Cela monte de son ventre tordu de mal, cela coule de sa bouche avec la bave et le sang. Il a entendu parfois des bêtes crier ainsi, à l'abattoir – un cri qui vient de plus loin que la gorge, qui sort directement de tous les membres.

- Ça va bien. Je crois qu'il est mûr, dit calmement l'inspecteur.

Durtal sent qu'on l'assied sur une chaise. Un policier trempe un chiffon dans une cuvette. Il le lui passe sur la figure. Détente, soudain. Les muscles se décrispent. Seulement, toujours plus fort, le bourdonnement dans les oreilles, et cette douleur au ventre, tenace.

- Tu vois où cela t'as mené de ne rien dire. Tu nous parleras à présent.

C'est la rengaine qui reprend. Durtal regarde ses bourreaux. Ils n'ont même pas l'air méchant. L'inspecteur cherche soigneusement un porte-plume. Il débouche une bouteille d'encre à long col, telle qu'on n'en trouve plus que dans les administrations. Un des policiers range le chiffon et la cuvette dans un placard. Durtal sent tout autour de lui s'ordonner à nouveau : les

murs gris sombre dans le bas, gris plus clair dans le haut ; le petit poêle de fonte. Pourquoi ce poêle ? Il y a contre la porte un radiateur de chauffage central.

- Tu vas répondre, à la fin ?

Un policier l'a pris par la nuque.

- Laisse-le, reprend l'inspecteur. Il faut lui donner le temps de se calmer. Cela ne servirait à rien de le bousculer trop vite. Alors, maintenant, raconte-nous tout, ajoute-t-il, en se tournant vers Durtal.

Encore la même phrase, et quoi d'autre à leur répondre :

- Je ne sais rien. Ce n'est pas moi. J'ai vu deux hommes.

L'inspecteur éclate de rire : « - Et c'est toi qui as fait fuir, simplement en approchant, deux hommes ! » Durtal sent bien l'in vraisemblable de la vérité. Que de fois, pourtant, il l'a répétée, cette phrase ! Au début, l'inspecteur et ses policiers se faisaient aimables. Ils lui parlaient poliment en gens prêts à tout comprendre. On lui avait même offert une cigarette. Avec patience on lui avait expliqué que nier sa participation au crime ne servirait à rien. N'avait-on pas retrouvé le couteau, avec ses empreintes à lui, Durtal, sur le manche ? Mieux valait tout de suite reconnaître qu'il avait tué Armand Durand-Fouques, et expliquer pourquoi.

Peu à peu les policiers avaient abandonné comme un accessoire inutile ce ton de politesse. Ils s'étaient mis à tutoyer Durtal, le pressant de questions précises. Ils lui avaient arraché sa cravate, et son col. Désormais, Durtal le comprit bien, il avait à leurs yeux le visage banal de tous les criminels. Il appartenait à leur tout-venant professionnel. Il n'était plus Monsieur Durtal, coupable sans doute, mais avec qui on accepte de discuter.

Puis les policiers avaient fait venir des sandwiches et de la bière. Durtal se sentait faim. Cette épreuve-là, il ne l'avait jamais imaginée. Ils mangeaient des sandwiches au jambon dont l'odeur s'était répandue dans la pièce. Devant cette épreuve inattendue, Durtal avait failli mollir. Un peu plus, il inventait n'importe quelle histoire pour avouer le meurtre de Durand-Fouques.

Après avoir nettoyé la table et versé soigneusement les miettes dans un papier, les policiers avaient repris l'interrogatoire. Enfin étaient venus les coups : si violents, si brusques, que Durtal n'avait éprouvé aucun sentiment, pas même celui de souffrir.

Maintenant, à travers le brouillard qui lui engluait la tête, Durtal entend l'inspecteur dire aux policiers : « Puisqu'il ne parle toujours pas, déshabillez-le. Cela lui éclaircira peut-être les idées. »

On le lève. On lui arrache sa chemise sans prendre la peine de la déboutonner. Elle se coince à son menton tuméfié. S'ils tirent encore, il va recommencer à crier. Heureusement le bouton saute. On fait tomber son pantalon et son slip.

Il est là, tout nu, devant ces trois hommes presque corrects qui le regardent. Cela non plus, il ne l'avait jamais imaginé. Il se sent comme désarmé. On croirait qu'on lui a arraché quelque chose d'autre que ses vêtements, quelque chose à l'intérieur de lui-même, quelque chose autour de sa volonté – de sa volonté qui s'évade de lui, qui s'évapore.

Il se sent plus que nu, lui, quinquagénaire sédentaire, avec son ventre tombant sur des cuisses maigres. Il a honte de tout, de la touffe de poils blancs sur sa poitrine, de sa circoncision, si laide, qui même au collège et au régiment le rendait pudique.

Inventer n'importe quoi pour n'être plus là, tout nu, devant ces trois gars solides. Le regard de l'inspecteur, il le supporterait, mais celui de ces deux grands policiers, fiers de leurs muscles, qui le méprisent beaucoup plus pour son ventre en ballon et ses cuisses ratatinées que pour le crime qu'ils lui imputent. Ah ! maintenant sa culpabilité ne fait plus de doute pour eux. Il le sait bien.

- Vas-tu parler, enfin ?

Une nouvelle gifle secoue toutes les anciennes blessures, les réveille. La douleur du ventre reprend. Durtal est tordu en deux.

- Tiens-toi droit !

Se tenir droit. Toute la volonté de Durtal est absorbée par ce travail. Pourtant il devrait lutter, se défendre : se justifier pour le couteau, dire pourquoi il avait donné rendez-vous à Durand-Fouques, exposer l'affaire Silas, invoquer le témoignage de Lherminette, expliquer pourquoi il a poursuivi Durand-Fouques dans la nuit. Mais c'est trop compliqué, trop confus. Et puis ces charges contre lui, les empreintes digitales, le sang sur son manteau, le témoignage de Leroux. Ah ! se tenir debout, arriver à se tenir droit, sinon on le battrait. On le battrait ? Que lui importe. Mais il ne sait plus. Il ne peut plus ne pas obéir. Sa volonté est éparse autour de lui comme ses vêtements. Se défendre : mais pourquoi se défendre ?

- Puisque tu ne parles toujours pas, tant pis pour toi, mon vieux. On va te mettre à réfléchir.

Maintenant Durtal est debout contre le mur, les mains jointes derrière le dos et toujours nu. Chacun de ses membres lui fait mal. Ses jointures grincent à l'intérieur de lui, elles crient...

Mais cela, il l'a tant imaginé qu'il a l'impression de l'avoir déjà vécu. Que de fois il s'est déjà vu debout contre ce mur, les muscles crispés d'immobilité. Oui, cela, dès le premier jour, il l'avait prévu.

Chapitre II

Le premier jour... Durtal s'en souvient avec une précision absolue. Non... plutôt, debout contre le mur, il le revit. Pas une inflexion de voix qui se soit perdue.

Il est là, sur la terrasse du vieux Durand-Fouques... oui, c'est ce soir-là que tout a commencé. Comme chaque jour, ils s'y sont rassemblés, au sortir du travail. Ces rencontres chez le vieux Durand-Fouques sont plus amicales que le Cercle. On y est entre soi, une dizaine, toujours les mêmes.

La brusque nuit tropicale est venue, si pénible de tomber toujours à la même heure. Durtal regrette les longs crépuscules de la Métropole, les translucides fins de jour. Ces soirées toujours obscures le dépriment. Et pourtant, qu'elle est belle, cette nuit ! Un quartier de lune presque horizontal brille dans le ciel sans en altérer la cristalline noirceur. Seule la barre phosphorescente éclaire la plage où les pêcheurs hissent à l'abri des cocotiers leurs souples barques de bois cousu. Une nuit si pure, si visiblement sans maléfice que les indigènes contre leur coutume traînent encore dans les rues. Leur pagne blanc accroche une lueur dans l'ombre, à quoi répond l'éclat de leurs dents.

Apaisé par le silence ambiant, rafraîchi par les énormes ventilateurs, Durtal se laisse absorber par la beauté de la nuit. Il n'écoute que d'une oreille distraite les éternels cancans de la Colonie. Une fois de plus on critique le Gouverneur, entre deux considérations sur le prix des arachides et la législation du territoire britannique voisin : celui-là même dont on aperçoit le phare vert, là-bas, de l'autre côté du fleuve.

Le vieux Durand-Fouques interrompt cette rêverie :

- Je vous présente mon fils Armand. Il est arrivé ce matin.

Armand Durand-Fouques vient d'entrer sur la terrasse : un petit homme courtaud, avec une poitrine en bréchet de volaille, et le nez englué entre d'énormes joues. Des lunettes foncées, à monture américaine, cachent son regard. Voilà ce qu'est devenu l'adolescent glorieux de vivre dont Durtal voit depuis plusieurs années la photographie sur la table du vieux Durand-Fouques.

Durtal se rappelle cette phrase qu'on lui a dite un jour : « À vingt ans, on n'est pas responsable de son visage. On a celui que vous ont donné vos parents. À quarante ans, on se l'est forgé soi-même. » Quelles bassesses avaient ainsi détruit l'adolescent de la photographie ? Durtal en éprouve une immense pitié. Sans doute est-ce l'énerverment de cette période de pluie : pour un peu, il pleurerait sur l'adolescent disparu.

La conversation, un moment interrompue, s'est refermée autour d'eux comme une eau qu'a percée un caillou. Elle se tisse des mille ragots habituels. De temps à autre on pose une question au jeune Durand-Fouques. Il habite en territoire britannique et va souvent à Paris où il possède un appartement. On compte sur lui pour un lot frais de potins.

Surtout que là-bas, dans la colonie anglaise, un événement s'est produit. Un fonctionnaire de district a été assassiné dans des conditions assez mystérieuses. Les indigènes aimaient cet homme et on ne lui connaissait pas d'ennemis parmi les colons. Certains parlent d'un crime rituel, et tous éprouvent un léger malaise en pensant à cette vie sourde, latente, sous le vernis d'une colonisation de deux siècles.

- Crime rituel, ou pas crime rituel, on aura vite fait de savoir à quoi s'en tenir ; - c'est Armand Fouques qui parle – on a arrêté quatre suspects. L'un d'eux est très probablement le coupable. On saura bientôt à quoi s'en tenir.

- S'il s'agit d'un crime rituel, les indigènes ne parlent pas si facilement, répond une voix dans l'ombre.

- J'espère qu'on saura les faire parler, reprend, avec un peu de nervosité, Armand Durand-Fouques. Moi je m'en chargerais bien. Quelques coups de nerf de bœuf bien appliqués, quelques bonnes petites stations debout sans manger ni boire, cela suffira pour délier les langues. On n'a qu'à savoir manier la chicote...

Un jeune officier, Germain d'Orrac, interrompt :

- Évidemment, mais je n'aime pas beaucoup ces procédés. Je sais bien qu'ils sont nécessaires. Pourtant je préfère ignorer qu'on en use.

Durtal éprouve de la sympathie pour Germain d'Orrac. Aussi se sent-il plus blessé de sa connivence voilée que des propos d'Armand Durand-Fouques. Pourtant, depuis son début, cette conversation résonne bizarrement en lui. Elle l'a sorti de sa rêverie vague. Il l'écoute comme s'il s'agissait de lui-même ; comme si là, sous le péristyle du vieux Durand-Fouques, on statuait en ce moment sur son sort.

- Vous êtes bien délicat, Monsieur d'Orrac – encore Armand Durand-Fouques – mais vous savez, on ne fait pas de la bonne police avec des enfants de chœur.

Toujours les enfants de chœur, pense Durtal. Pourquoi en politique les sentiments nobles et les beaux gestes sont-ils attribués aux enfants de chœur ? Les enfants de chœur ! Ce mot éveille en lui de vieilles nostalgies. Dans son enfance, il aurait bien voulu être catholique pour devenir enfant de chœur. Il l'avait dit à son père : on l'avait bien reçu ! Est-ce pourquoi il se sent toujours du parti des enfants de chœur.

- Oui, poursuit Armand Durand-Fouques, on ne fait pas de la bonne police avec des enfants de chœur. D'ailleurs c'est comme cela dans tous les pays du monde. Le passage à tabac n'est pas le privilège des colonies ou des métropoles, il n'est pas le privilège d'une latitude ou d'une autre. Trouvez-moi un autre moyen de savoir la vérité avec tous ces lascars ? Et puis, c'est la seule chose qu'il craignent.

- Peut-être, répond Germain d'Orrac. Mais il ne faut quand même pas que cela dépasse certaines limites.

- Je sais, riposte Durand-Fouques. Vous allez me parler du type à qui on a enfoncé un manche à balai dans le derrière parce qu'il avait volé un lapin ; ou de cet autre type que, dans un

commissariat, on a assis sur un poêle chauffé au rouge. Cela c'est idiot, ne fut-ce qu'à cause des traces. Il y a toujours des imbéciles. Malgré tout, croyez-moi, le système est bon.

- Moi, je suis comme Orrac, reprend Ballut, un des fonctionnaires du Gouvernement. J'aime mieux ne pas en savoir trop long. Mais, évidemment, c'est nécessaire, à condition qu'on ne fasse qu'abattre la volonté.

De nouveau, la vois grave de Germain d'Orrac :

- Oh ! vous savez, un peu plus, un peu moins. Je ne vois pas ce qu'il y a de plus difficile à supporter, avoir les fesses un peu grillées ou demeurer pendant vingt-quatre heures immobile contre un mur.

Aucun ne proteste vraiment. Durtal en éprouve un malaise physique, une envie de vomir. Aucun ne pense au désespoir des hommes ainsi torturés. Comment savent-ils qu'après douze ou quinze heures debout, même sans ces sévices qu'Armand Durand-Fouques trouve non tant criminels qu'idiots, des malheureux n'avouent pas n'importe quoi ?

Durtal n'en peut plus. Ils les quitte brusquement, sans même leur dire adieu. Le monde lui paraît un immense camp de concentration où on souffre sans savoir pourquoi, où on fait souffrir sans savoir non plus pourquoi. Il est comme submergé par l'agonie de tous les torturés du monde.

Mieux valait partir sans faire d'éclat. Pour un peu, il aurait étranglé Armand Durand-Fouques. Mais savoir dans le monde entier cette souffrance. En ce moment certainement des centaines de malheureux sont ainsi torturés. Et ceci depuis toujours. Et ceci peut-être pour toujours. Et que les meilleurs, pour la sûreté du système social, ferment les yeux.

Durtal, à la joie de son boy, appuie à toute force sur l'accélérateur.

Chapitre III

- Te voilà déjà ? Tu rentres plus tôt, ce soir.

Marie Durtal a-t-elle pressenti une inquiétude ou une contrariété ? Durtal le soupçonne. Et puis elle semble un peu lasse ce soir. L'orage a tourné tout le jour au-dessus de la colonie, il éclate enfin. Les premières gouttes, largement étalées, claquent sur les feuilles de bananier. À l'approche de la pluie, les énormes jasmins de la cour intensifient leur parfum. Il se mêle à l'odeur plus ténue des frangipaniers. Mais déjà tombe la grande pluie rectiligne. Des éclairs fusent à travers le ciel, découpant en ombres chinoises la cime des cocotiers.

- Tu rentres à temps, mon chéri.

La voix familière dilue la peine imprécise de Durtal. Pour un peu il s'abandonnerait à tout raconter.

- Le dîner va bientôt être prêt, mon chéri. Passons tout de suite à la salle à manger.

Silencieux les boys apportent les plats. Sans doute pour que Durtal oublie ses soucis, Marie parle sans arrêt. Elle a découvert chez Mademoiselle George une statue qui la tente beaucoup, une petite tête de femme en ivoire. Elle n'a pas osé l'acheter seule.

Pendant qu'elle parle, Durtal sent son bonheur quotidien l'envahir, le submerger. Que de fois il a éprouvé cette impression de petits liens délicieux qui le retiennent, Gulliver attaché par mille plaisirs lilliputiens. Dehors, l'orage roule. La pluie entoure comme un rideau les galeries couvertes. Durtal se sent étreint doucement par sa maison. Il se plonge dans son calme, comme on se laisse aller au sommeil.

Ils sont passés dans le salon. Marie lui verse son café.

- Tu as eu des ennuis aujourd'hui, mon chéri ?

- Oh ! non, la journée s'est très bien passée.

Est-ce un mensonge ou n'en est-ce pas un ? C'est vrai que la journée s'est très bien passée. Sans doute, vers le soir, lui a-t-on apporté le dossier d'une affaire ennuyeuse. Il ne l'a pas

ouvert, remettant à demain ce souci.

Comment faire comprendre à Marie ce qu'il éprouve ? Cette honte qui le reprend soudain d'être si parfaitement heureux – ce bonheur qui lui paraît comme une injustice.

- Nous sommes trop heureux, se surprend-il à dire. J'en ai presque peur.

Elle s'est assise à côté de lui, sur le divan. Leur tendresse est peut-être un peu ridicule à cinquante ans. Mais ils s'aiment tellement plus qu'autrefois ; ils se sont aimés tellement plus chaque année, chaque jour.

Il a parlé d'avoir presque peur, mais c'est autre chose que la crainte : une certitude que le bonheur doit finir ; une certitude que ce bonheur il le rompra lui-même.

°
° °

Dans la nuit Durtal se relève. Il écarte la moustiquaire. Les éclairs illuminent toujours les palmiers ; mais le tonnerre s'est tu. Le bruissement de l'eau est continu comme le silence, si continu qu'il ne couvre pas le bruit de la respiration calme de Marie.

Et Durtal se sent une envie irrésistible de fuir, de s'en aller n'importe où, d'être une sorte de Père de Foucauld dans un désert, ou de s'en aller dans une léproserie comme les religieux de l'ordre du Père Aupois.

L'aube, aussi brusque que le crépuscule, le surprend à sa fenêtre, rêvant d'une évasion qu'il n'entreprendra sans doute jamais.

Chapitre IV

Le dossier est là, sur la table, dans sa chemise verte, avec, écrit en ronde : « Affaire Silas ». Durtal hésite à l'ouvrir. Il sait parfaitement que le dossier renferme, comme tapis entre les pièces, de nombreux soucis pour lui. S'il l'ouvre, ils se glisseront partout, dans le bureau, dans les couloirs du Gouvernement, dans la colonie. Ils envahiront toute sa vie.

En vain cherche-t-il autour de lui une autre occupation, un prétexte à ne pas ouvrir le dossier. Il allume une cigarette pour se donner du temps. Son regard erre sur la nudité des murs. La salle est comme une cellule de moine. Durtal l'a voulu ainsi, par réaction contre la tiédeur de sa vie. Cette nudité exprime son appétit d'ascétisme, de noblesse. Seul un bougainvillier, juste devant la fenêtre, donne une note d'opulence. Comme toujours lorsqu'il prévoit des difficultés, Durtal s'absorbe à le contempler. Il admire ses fleurs qui sont des feuilles de pourpre. Il les caresse. Il les secoue comme une chevelure.

« Allons ! » Durtal se décide. Il ouvre le dossier. Une curieuse impression le gagne, comme si était entré dans la pièce Silas lui-même, l'inquiétant métis. L'homme est là, avec sa graisse et le contraste de ses yeux couchants de gazelle. Il l'entend insinuer une défense plutôt que l'exposer, une défense qui est aussi une tentation. En face de lui, Durtal se carre dans son rôle de fonctionnaire du Gouvernement. Il se veut inflexible, d'autant plus inflexible qu'en fin de compte en haut lieu on le désavouera.

Mais non... le métis n'est pas là. Durtal n'a en face de lui que le dossier.

Que contient-il, ce dossier ? Encore une affaire banale : une contrebande d'arachides et d'alcool avec la Colonie Britannique. Première précaution, Durtal établit une nomenclature précises des pièces, avec descriptions et références. Il sait combien facilement disparaissent les pièces compromettantes à la Colonie.

Tiens, mais il s'agit d'armes aussi. L'affaire est plus grave. Durtal recopie mot à mot le document. Comment n'est-on pas mieux équipé à la Colonie, comment ne peut-on faire photocopier de tels papiers ? Rien n'est sûr ici, ni placard, ni coffre-fort. Durtal après cinq ans n'a jamais pu s'accoutumer à cette vie sourde qu'il sent grouiller autour de lui, à cette atmosphère

latente de trahison, aussi insolite pour lui que les plantes poussées subitement après la pluie. Tout lui est mystérieux, hostile : aussi bien la végétation trop riche, trop parfumée, qu'une humanité trop complexe. Les métis surtout l'effarouchent, avec leurs refoulements, leurs aigreurs, leurs générosités et leurs avarices. Son âme, peut-être un peu fruste, ne s'accoutume pas à un pays où deux et deux ne font pas quatre.

Trafic d'armes... Cela mérite une note immédiate au Gouverneur.

Tandis que Durtal rédige cette note, avec prudence, Silas a surgi dans la pièce, pour de bon, cette fois-ci. Comment s'est-il introduit ? Durtal n'a pas entendu la porte, toujours grinçante pourtant, et les pieds nus du métis n'ont pas fait résonner le dallage.

« - Excusez-moi de vous déranger. Je vois que vous travaillez. » Silas se lance dans un flot de paroles volubiles. Les mots se pressent sur ses lèvres, un peu mêlés entre eux et comme liquides : « - Je m'étais bien dit que je vous dérangerais... (Durtal ne proteste pas) Mais j'éprouve si grand plaisir à vous voir ! Je le disais encore ce matin même à Madame Silas : je ne connais que vous d'honnête dans la Colonie. Ah ! si tous étaient comme vous ! »

Implacables les mots battent contre Durtal, comme l'eau contre une digue de terre. À force en entameront-ils la base ? Durtal ne sait plus où Silas veut en venir, mais il ne l'interrompt pas. Avec lassitude il supporte les préambules.

« - Mais d'abord, poursuit le métis, dites-moi comme se porte Madame Durtal ? Toujours aussi assidue au dispensaire ? Ah ! si vous saviez comme nous autres, pauvres indigènes, nous l'aimons ! (Durtal note au passage les mots « pauvres indigènes). Quand Silas se glorifie ainsi, il a quelque chose de grave à demander.) C'est une vraie sœur de charité. C'est si rare une femme de fonctionnaire qui s'occupe intelligemment ! »

Durtal s'obstine dans son mutisme. La digue est dure à entamer. Mais déjà Silas a repris ses préambules : « - La pluie d'hier soir a fait bien du mal à ma petite plantation. Une vanne s'est brisée. J'ai eu à peine le temps de mesurer les dégâts. Et me voilà qui bavarde avec vous. Évidemment vous travaillez. Mais je passe bien rarement devant votre bureau sans entrer. »

« - Allons ! Je reviendrai bientôt. Je ne vous dérangerai pas plus longtemps aujourd'hui. »

Durtal sait fort bien que ce n'est là qu'une fausse sortie, quant au métis il n'espère même pas abuser Durtal. Au lieu de sortir, lui qui jusqu'ici était resté debout, il s'est assis. Déjà il enchaîne :

« - On continue toujours de potiner dans la ville. Oh ! pas sur vous. Sur vous personne n'a jamais trouvé à redire. Silas aurait d'ailleurs su vous défendre. (Il parle de lui à la troisième personne, note Durtal ; c'est le signe qu'on approche du sujet.) On raconte tant de choses. Ainsi, moi, je suis sûr qu'on vous a parlé de Silas comme d'un trafiquant, d'un contrebandier, d'un spéculateur, alors que Silas, le pauvre métis, vit de sa petite plantation... »

« - J'ai l'impression qu'elle vous rapporte bien, l'interrompt Durtal.

« - On vous a dit du mal de Silas, poursuit le métis. Évidemment, il a parfois d'autres petits profits. On me donne des commissions. On me consulte, car on sait que Silas a le sens des affaires. Mais moi-même, qu'est-ce que je fais ?

- Monsieur Silas, j'ai trouvé hier soir sur ma table un dossier vous concernant. Je sais très bien que vous êtes venu m'en parler. Voulez-vous que nous en discutons ? »

Le métis est un peu choqué de ce ton direct. Il hésite. Finalement il proteste. - Mais non, mais non, cher Monsieur Durtal. Je voulais seulement causer en passant. Mais puisque vous y faites allusion, et uniquement pour n'avoir pas l'air de me dérober à cet entretien...

C'est très peu de chose, vous savez. On gonfle toujours ces sortes d'affaires. Tenez, à vous je vais tout vous dire. C'est vrai que j'ai passé un peu de riz de l'autre côté. C'était pour le frère de ma mère qui vit dans la colonie anglaise, et qui est très pauvre. Juste quelques sacs de riz pour le

frère de ma mère. Silas n'aurait pas eu le cœur de lui refuser. Silas est pauvre, mais il ne peut laisser les siens manquer de quoi que ce soit. »

« Quelques sacs de riz, hum !... grogne Durtal. Et puis des arachides aussi ?

« - Des arachides aussi. Ce n'était pas pour le frère de ma mère. Silas, vous le savez, a un cousin qui tient une huilerie de l'autre côté. Cette huilerie manque d'arachides. Silas ne pouvait pas laisser chômer son cousin...

Silas est pauvre, vous le savez, mais il peut vous prouver un jour sa reconnaissance. Vous n'êtes jamais venu dans sa maison et il en est triste. Venez donc ce soir. Il vous expliquera mieux qu'ici toute cette affaire. Et puis, vous savez qu'un mot de Silas au Gouverneur a déjà changé bien des choses !

La conversation prend un tour que Durtal déteste. Il n'en veut même pas à Silas de sa mauvaise tentative de corruption. Le métis ne sait-il pas que son attitude ne peut que provoquer l'hostilité de Durtal ? Et pourtant la corruption lui est un climat si naturel qu'il la tente, même quand elle doit lui nuire. La corruption lui est aussi adhérente que la couleur de sa peau. Durtal en éprouve seulement la même qualité de dégoût qu'en respirant l'odeur de sperme inhérente aux sous-bois de la forêt. Maudit pays... Aussi répond-il avec tout son calme :

« - Je vois que vous avez le sens de la famille, Monsieur Silas. Et les armes, c'était pour que votre neveu fasse la guerre ? »

Le visage de Silas est devenu brusquement d'un gris cendré. Le métis ne joue plus, à présent. Les mots ont perdu leur fluidité. Il halète, passe la main sur sa tête chauve, presse son ventre comme s'il avait peur d'éclater.

« - Vous savez cela ? Que vais-je devenir ? Ce n'était que très peu de chose, vous savez, et je ne le faisais pas pour moi. Mais les services de police en sont-ils saisis ?

- Je l'ignore.

- Ah ! si vous êtes seul à le savoir, si le dossier n'est pas encore transmis, j'ai encore de l'espoir. Vous, vous pouvez comprendre. Je sais que je suis coupable. Je sais bien que je suis un sale type. Tenez, tout ce qu'on raconte de moi est vrai. Je ne vous dissimule rien. Même ce qu'on raconte sur mes mœurs est vrai. Oui, c'est vrai que j'ai aimé des garçons...

- Il ne s'agit pas de cela, l'interrompt Durtal. Vos mœurs vous regardent ou elles regardent la police. N'essayez pas de détourner mon attention. Je veux avoir des explications sur ce trafic d'armes. »

Après un tel aveu, ce Silas affolé inspire encore plus de dégoût à Durtal, mais en même temps une immense pitié. La pitié qu'inspire une bête, fût-elle répugnante, prise au piège. Et puis une âme dénudée par l'émotion retrouve toujours un peu de sa pureté originelle. L'affreux vernis est tombé. Durtal sent une âme à travers ces yeux qui tout à coup regardent droit.

« - Ne m'accablez pas, reprend le métis. Cette affaire, je ne voulais pas m'en mêler. Je déteste tout ce qui touche à la politique. Silas est un commerçant. Mais Silas a des liens. Il n'a pas pu refuser.

- Qui vous a imposé cette affaire ?

- Ne me le demandez pas. Ils me tueraient. Ils me tueraient vous savez, comme Matracci. »

Matracci, un autre métis trouvé avec un poignard dans le dos. Durtal s'en souvient fort bien. Il était tout neuf à la Colonie. On n'avait jamais pu ou voulu tirer au clair cette affaire... Maudit pays...

Durtal s'efforce d'assurer sa voix pour répondre :

« - Libre à vous. Mais comme moi je suis obligé de me renseigner, tant pis pour vous. Ne me demandez pas de vous aider si vous ne me dites pas tout... »

Durtal perçoit une lueur d'hésitation dans les yeux du métis. Malheureusement la sincérité est déjà passée. Déjà Silas calcule. Il pèse l'offre qu'on l'aide. Mais ce n'est pas cela qu'il veut.

Contre sa conviction profonde, presque contre sa volonté, il tente encore la corruption.

« - Ah ! si vous l'aidiez vraiment, si vous l'aidiez pour de bon, que ne ferait Silas pour vous. Que ne ferait-il... Dans la Colonie, aucune femme que vous puissiez désirer qu'il ne vous la procure...

Durtal éprouve une bouffée de chaleur. Ainsi son honteux secret est partagé, et par cet homme. Durtal, pendant un instant le hait avec violence. Évidemment c'est Silas qui a envoyé à Marie une lettre anonyme.

Une vieille histoire déjà. Deux ans... Comme à présent on était au début de la saison des pluies. L'orage latent irritait les nerfs. Durtal sentait un désir imprécis courir au long de ses reins, de ses bras, de ses jambes.

Il s'était étendu sur la terrasse, au faite de sa maison. Seul, - Marie depuis un mois était à la campagne. La nuit sans lune et sans étoiles l'emprisonnait, l'étreignait de toute part, l'enserrait dans un réseau de chaleur moite et de parfums. Les jasmins, tout autour de la terrasse, répandaient une odeur presque insupportable.

Alors elle était montée lui apporter son whisky. Elle, cette métisse au teint absolument mat de magnolia, vague parente de Silas, que Marie avait embauchée pour tenir la maison en son absence. Des draperies mi-européennes, mi-indigènes, enroulées savamment autour de son jeune corps. Par l'échancrure du corsage, Durtal apercevait des seins très ronds. Avec ses lèvres violettes, son teint si clair qu'elle transparaissait dans la nuit comme les phosphorescences de la mer, son parfum un peu désagréable de jeune animal, la femme semblait participer à la végétation du pays, en émaner. Et tandis qu'elle versait le soda sur le whisky, Durtal sentit se déchaîner en lui le désir. C'était un envahissement moins physique qu'imaginatif. Une musique éclatait en lui, jouait dans chacune de ses jointures – une musique, oui, un déferlement de sonorités, de couleurs, d'impressions se précipitait en tumulte dans tout son être.

Dans ce déferlement, il tenta d'attirer vers lui la jeune fille... Juste à ce moment, issu de la nuit on ne sait comment, Silas était apparu sur la terrasse.

Le lendemain, Durtal avait, sous un prétexte mal défini, renvoyé la jeune métisse dans sa famille. Mais depuis cette soirée le désir vivait en lui, croissait, s'alimentait de sa chair comme un parasite. On eût dit qu'un charme l'enchaînait. Chaque femme rencontrée éveillait en lui la musique infernale. Jamais il n'avait succombé. Quand sa volonté cédait, une circonstance extérieure l'avait à chaque fois arrêté au bord du gouffre. Pourtant le désir était toujours là, collé à sa peau comme une lèpre.

Et cela, sans aucun doute, Silas l'avait deviné.

Encore une fois, affermissant avec peine sa voix, Durtal reprend :

« - Je transmettrai le dossier au Gouverneur et à la police.

- Non, je vous en supplie ! - le métis se tord les mains – tous mes biens sont à vous, tout vous appartient, mais épargnez-moi. Que suis-je dans cette affaire ? Un pauvre intermédiaire. Si vous me faites arrêter vous n'aurez pas les vrais coupables.

- Alors dites-le : quels sont les vrais coupables ?

- Je vous l'ai déjà dit : si je vous révèle des noms, ils me tueront.

- On verra si à l'interrogatoire vous adopterez le même système de défense.

- Oh ! non, non, ne me livrez pas. Vous ne savez pas ce qu'ils me feront, à la police, pour que j'avoue. Vous, vous êtes un haut fonctionnaire. Vous trônez dans votre bureau. Vous ne savez pas ce qui se passe à la police, ou plutôt vous ne voulez pas le savoir. Ils me battront. Ils me

laisseront debout sans manger. Ils inventeront d'autres choses encore. Et le pauvre Silas finira par tout raconter. On verra qu'il n'est pas coupable, mais les autres, les coupables, quand ils sauront qu'il a parlé, ils le tueront. »

Durtal ne répond pas. Il voit la scène comme s'il y assistait, avec une précision de détails absolue. Silas est au poste de police. On lui a arraché son pagne, et lentement le lieutenant Bouvard, cette brute, lui applique avec une sorte de soin consciencieux des coups de nerf de bœuf. Silas ne crie pas, il gémit. Il n'avoue pas. Il répète un seul mot : Durtal.

Comme on remonte des profondeurs de l'eau, brasse après brasse, Durtal remonte à la surface de sa conscience. Que décider ?

« - Pour l'instant, Monsieur, je n'ai pas fini d'examiner le dossier. Je verrai ce que je dois décider.

- Mais, Monsieur Durtal, tente de dire le métis.

- Non, Monsieur Silas, je ne discuterai pas plus longtemps. Pour l'instant je sais ce que j'avais besoin de savoir. Si j'ai à vous parler, je vous ferai demander.

- Mais enfin, Monsieur Durtal... Je suis sûr que vous ne m'avez pas bien compris.

- Une seule chose m'intéresserait : savoir qui vous a poussé, s'il est vrai que vous ayez eu besoin qu'on vous pousse. Si vous ne voulez rien dire, inutile de prolonger l'entretien.

- Monsieur Durtal, vous savez bien que Silas n'est qu'un pauvre métis.

- Silas, j'en ai assez. Je ne veux qu'une chose : la paix. Au revoir. Je vous ferai appeler quand j'aurai besoin de vous. »

Chapitre V

Que décider ? se demande Durtal étendu sur son lit.

L'heure de la sieste. Le ciel flamboie. Tout dort dans une immobilité si brûlante que les palmiers semblent des arbres métalliques. Même les rats palmistes ont cessé leur jeu. Seuls les ventilateurs altèrent l'absolu silence, et le choc brusque d'un vautour sur un toit de tôle.

Enfermée sous sa moustiquaire comme dans une sorte de gondole nuptiale, Marie dort. Dorment également, sur une natte de la véranda, en un abandon presque animal, deux de leurs boys domestiques. Éveillé dans un monde de sommeil tragique, Durtal se sent l'âme du dernier habitant de la planète, quand sera finie la brève aventure de l'humanité. Telle est son impression d'isolement et d'impuissance qu'elle le distrait de ses préoccupations.

Dans la demi-inconscience causée par la chaleur, Durtal les mêle, ces préoccupations, à des rêveries métaphysiques. Il confond la conversation du fils Durand-Fouques sur la torture, l'affaire Silas et des méditations sur le sort de l'homme. Il se sent le prisonnier de cette humanité qui, ayant renoncé à « cette fonction essentielle de l'univers qui est une machine à faire des dieux » se condamne elle-même aux camps de concentration nazis ou soviétiques.

Et au centre même de cette douloureuse méditation demeure, comme fichée, l'idée de torture. Torture policière ou baigne nazi, à des degrés différents le même mépris de l'homme.

La torture ! Durtal n'est-il pas en train d'y livrer Silas ? Il le sait bien, que le métis sera battu jusqu'à ce qu'il explique à fond l'origine et la destination des armes et ses complicités trop certaines. Mais Durtal peut-il cacher, enlever une pareille affaire à la police ? L'enterrer, non pas comme Silas le proposait, pour de l'argent et des femmes, mais simplement pour éviter que le métis soit traité comme on ne doit pas traiter un homme ?

Des femmes... la honteuse rêverie s'est réveillée, l'obsession morose de la chair. Un instant elle éloigne les autres idées. De nouveau remonte à sa mémoire l'horrible soir sur la terrasse. Avec ce même geste de tête qu'il avait, enfant, pour éloigner une « mauvaise pensée », Durtal repousse l'évocation trop précise. Il retombe dans son angoisse. Comme elle est enracinée

en lui ! La hantise de la torture, à fleur de sa conscience depuis vingt-quatre heures, ne l'a-t-il pas toujours éprouvée ? il se revoit dans sa classe de lycée. Le professeur lisait des vers de Joachim du Bellay :

O mes chers amis, j'en ai vu martyrer
Tant que pitié que mettait en esmoy...

Déjà ces vers avaient résonné dans sa chair, douloureusement, comme s'ils s'imprimaient en lui, comme s'ils traçaient son destin. N'était-ce pas lui-même, torturé au Châtelet, dont du Bellay plaignait le sort ? Et c'était un peu comme un appel aussi, quelque chose de délectablement douloureux.

Va-t-il donc à cette torture laisser soumettre Silas ? Pourtant, une affaire de trafic d'armes, c'est trop grave pour l'étouffer. Si le Gouverneur était un autre homme, Durtal irait le trouver. Il lui exposerait son cas. À quoi bon ? Le Gouverneur lui rirait au nez.

Dehors la chaleur s'atténue. Les corbeaux à tête grise, fond sonore de la Colonie, ont repris leur croassement. D'un vol lourd le vautour est reparti vers quelque charogne. Dans le jardin deux rats palmistes mènent une course éperdue. Quelques pas dans la rue... la Colonie soudain revit.

Durtal s'accoude à sa fenêtre. Un petit gosse tout nu, l'apercevant, balance d'un pied sur l'autre en lui réclamant des sous. Que faire ? Après tout, peut-être que les anglais sauront quelque chose.

°
° °

Durtal saute dans sa jeep... une jeep jaune, la seule de la Colonie, connue partout alentour. Le grand air, la beauté d'un paysage pourtant familier le détendent. Les cocotiers aux cimes entremêlées érigent un mur impénétrable. Durtal se sent comme plongé dans un bain végétal. Le double mur ne s'écarte de temps à autre jusqu'à la grande faille mouvante du fleuve que pour un étang aux nénuphars rouges ou le vert aigu, mêlé de jaune, d'une rizière.

Il roule, le fleuve, entre sa double haie de palmes. Il draine sa surface plane entre ses rives échevelées. Grossi des récentes pluies, dans un tumulte d'eau rougeâtre il a couvert le pont submersible. Il peuple de son grondement l'énorme silence tropical. Avec un léger frisson, Durtal y engage sa jeep qu'encadre un escadron de coolies. Le voici au milieu de la plaine mouvante d'où monte une odeur de terre. Riant par brusques éclats les coolies poussent la jeep. Durtal ne les entend pas. Avec l'haleine de la forêt et du fleuve une sorte de ferveur l'a saisi. Il se sent comme un élément de cette nature submergeante, trop violente et trop vaste pour que l'homme la domestique.

Le paysage change sur l'autre rive, en terre britannique. Bientôt cesse la forêt. Une longue plaine érodée s'offre comme un visage séché de douleur. Seuls l'animent de murmurants champs de mil et sur des baobabs la troupe jacassante des singes. Une terre mordue de feu, avec, épars, d'énormes blocs chus de quelque désastre sidéral, abandonnée au reflux d'une marée d'astres. Au loin, déferlement d'azur, les montagnes.

Déjà tombe la brusque nuit. Le paysage d'érosion accentue la bizarrerie de ses formes. Les blocs de pierre s'animent, s'étirent, se distendent, génies soudain réveillés de la pierre. Durtal entend, au fond de la jeep, son boy grelotter de peur. Lui-même se sent-il dégagé de toute frayeur ? Du fond des âges une terreur monte en lui, répond à sa ferveur retombée.

°
° °

Une lueur, la seule dans l'énorme masse de l'ombre : c'est le poste britannique.

Deux lampes tempêtes éclairent la terrasse, autour desquelles crépite, les éteignant

presque, un vol d'éphémères. Le groupe électrogène est encore une fois en panne, note Durtal. Mais déjà on se serre la main, on verse le whisky, écartant d'un geste les ailes tombées de éphémères. Personne ne parle. On n'a pas demandé à Durtal pourquoi il est venu, s'il pousse plus loin ou s'il reste. Les deux anglais du poste se balancent sur leurs chaises, comme indifférents à sa présence.

Durtal éprouve de leur présence une sorte de paix. De toute façon il ne pourrait pas encore parler de l'affaire qui l'amène. Ce serait lui donner trop d'importance et mieux vaut ce silence qu'une conversation de convenance. Le visage rose et presque enfantin des Anglais se détache sur l'épaisse nuit. Derrière eux on entend le fleuve glisser sur ses sables, seul bruit dans le silence épais de la nuit.

La pipe d'un des Anglais grésille. Ce léger crépitement agace un peu Durtal. Pourquoi est-il si nerveux ? Vraiment l'affaire Silas n'a pas tant d'importance. Pourquoi s'y sent-il comme engagé ? On croirait qu'elle lui est personnelle, qu'en quelque façon elle le compromet. Il fera son rapport au Gouverneur, ensuite on verra. À quoi bon questionner les Anglais, chercher les dessous de l'affaire ? Les dessous... On ne les découvrira jamais. Ou si on les connaît, tant de notables seront compromis qu'on laissera les dossiers dormir. Oui, simplement faire un rapport au Gouverneur. Point même besoin d'expliquer aux Anglais sa venue. Ils ne le questionneront pas.

Déjà le boy monte le lit-picot sur la terrasse. Durtal va pouvoir dormir. Dormir, il n'éprouve que ce désir. Vraiment il a besoin d'un congé pour qu'une affaire aussi banale l'éprouve à ce point. Dormir, et tant pis pour Silas. Après tout, le métis ne vaut pas cher. Il n'avait qu'à ne pas se fourrer dans ce guêpier.

Durtal s'est glissé sous la moustiquaire. Les Anglais aussi se sont couchés. Il entend leur respiration, à l'autre angle de la terrasse. Les boys dorment eux aussi, un peu partout. Mais deux d'entre eux ?... ah ! L'atroce aveu de Silas. Cet homme qui jette tout l'extrême fond de lui-même, si dénudé par la peur qu'il n'en cache plus sa honte ; et dans l'aveu la corruption qui devient comme une sorte de pureté. Ah ! Peut-il être indifférent l'homme qui s'est ainsi livré.

Est-ce la fièvre ? Durtal se sent comme substitué à Silas. Ils savent tout l'un de l'autre désormais. C'est une connivence atroce. Durtal est Silas, et c'est lui qui crie sous les coups des policiers. Il gémit. Il s'effondre. Il avoue. Il avoue n'importe quoi.

Se sauver. Sauver Silas. Savoir à tout prix le fond de cette affaire.

°
°°

« -Ainsi des armes ont été introduites sur votre territoire ?»

Le calme du fonctionnaire britannique agace Durtal, lui qui d'ordinaire le louait de ne jamais s'émouvoir. Voici une heure qu'ils sont levés et qu'ils discutent, assis dans la grande salle du poste que le boy aère avec une panká.

« -Oui, reprend Durtal, ils ont passé chez vous du riz et des arachides et chez nous des armes. Le riz et les arachides, ce n'est pas très grave. Nous tenons le type qui mène le trafic. Mais pour les armes, nous voudrions savoir qui est derrière lui. C'est extrêmement important.

- Il serait plus important de savoir à qui elles sont destinées, répond l'Anglais.

C'est vrai. Durtal s'aperçoit qu'il ne s'est même pas posé la question. Jamais il n'a aussi mal mené une enquête. Il s'entend répondre, par une sorte de réflexe :

« - A qui elles sont destinées. Nous en avons bien une idée. C'est une enquête que nous pouvons mener sur notre territoire. Seulement, nous ne verrons clair qu'en connaissant le meneur de jeu. Jusqu'ici nous n'avons mis la main que sur des comparses.

- Mais par eux, vous ne pourrez pas être renseignés ?

Durtal s'énerve. Le fonctionnaire britannique n'a qu'un souci : n'être pas mêlé à cette

histoire.

« - Ils ne parleront pas, répond Durtal. Ils ont trop peur. Ils craindront pour leur vie, pour leur famille...

- Oh ! Vous savez, avec la chicote...

Lui aussi ! Durtal sent sur ses reins la morsure des fouets qui cingleraient Silas. Un peu haletant, il reprend :

« - Écoutez. C'est vraiment un service que nous vous demandons. Nous tenons absolument à voir clair, et, si possible, sur le plan des affaires économiques, avant que la police s'en mêle. C'est une histoire que nous voudrions ne pas ébruiter, tout au moins pas trop tôt. Nous n'avons encore arrêté personne afin d'arriver jusqu'au chef de bande.

- Si vous le demandez ainsi... »

Cet acquiescement n'est-il pas un moyen de se débarrasser de lui ? Durtal plaide à nouveau :

« - Je vous l'ai dit : nous y attachons la plus haute importance. Nous ne pouvons pas supporter que se poursuivent ces trafics. Ils dureront jusqu'à ce que nous ayons saisi le chef de file.

- Ce jour-là... dit l'Anglais en allongeant ses jambes où le short rejoint les bas. A-t-il cessé d'écouter ? Il pose ses yeux vides quelque part, au-dessus du whisky, vers l'étendue que comble une lumière métallique.

À quoi bon rester ? Durtal donne à son boy l'ordre de remettre le lit-picot dans la jeep, tandis que le fonctionnaire anglais y charge trois bouteilles de whisky et fait attacher à l'avant une gourde enroulée de chiffons mouillés. Maintenant que Durtal s'en va, la cordialité de ses hôtes est sans limites.

Chapitre VI

Le Gouverneur, un cocktail à la main, s'approche de Durtal.

« - Qu'êtes-vous allé faire en territoire anglais, Monsieur Durtal ? »

Le Gouverneur a parlé sans aménité. Est-il jamais aimable ? Oui, bien sûr, avec les parlementaires de passage ou les élus locaux qu'il sait encenser. Tel semble le secret de sa réussite, réussite que Durtal reconnaît et admire.

Durtal ne s'attendait pas à une question si directe, surtout là, au milieu de cette réception. Évidemment, il avait eu tort de n'être pas resté mêlé à la foule des visiteurs. Malgré lui il était allé vers la terrasse, vers ce paysage dont il n'avait jamais su s'il l'admirait ou l'exécrait : le paysage même des romans de Loti, une mer aveuglante, quelques palmiers et juste devant le Palais un navire bananier tout blanc.

« - Je voulais avoir des renseignements au sujet d'un trafic clandestin de riz et d'arachides, répond Durtal.

- Il ne s'agissait que de riz et d'arachides ?

- Peut-être se greffe sur cette affaire une histoire de trafic d'armes.

- C'est bien ce que je pensais, reprend le Gouverneur au bout d'une minute. Mais cela regarde plus la police que vous.

- Quand j'aurai transmis le dossier je ne pourrai plus rien apprendre de ce qui m'intéresse. Je voudrais voir clair auparavant.

- Ne tardez pas trop. Mais qui est impliqué dans cette histoire ?

- Silas...

- Naturellement... Et personne d'autre ?

- Pour le moment je n'en connais pas. »

Que se cache-t-il exactement sous la froideur apparente du Gouverneur ? Surtout, que

sait-il exactement ? Qui l'a averti ?

- Ne tardez pas trop, en tous cas, à transmettre ce dossier.

Le Gouverneur s'éloigne. Durtal revient dans le salon.

« - Alors, Monsieur Durtal, vous collectionnez toujours ces drôles de choses du pays ? On m'a dit que votre maison en était pleine. Je voudrais bien les voir un jour. Oh ! ce n'est pas que je m'y intéresse. Pour tout vous dire, je trouve cela hideux. Mais je suis curieuse, curieuse, curieuse, oh ! mais curieuse ! »

Madame d'Orlac a débité son petit discours tout d'un trait. Quelle tristesse, pense Durtal, qu'un garçon aussi sympathique soit marié à une pareille pie.

« - Dites, vous me le montrerez, votre petit musée, poursuit la péronnelle. Mon mari m'en a beaucoup parlé. Ce doit être rigolo.

- Pour que je montre mes collections, Madame, il faut s'engager à les admirer.

Durtal a tourné le dos à la pécore. Il voudrait rejoindre le Père Aupois qui parle là-bas avec Marie. En évitant un groupe qui bouche presque le passage, il se heurte à Durand-Fouques, le fils, qui s'entretient avec le Gouverneur. N'est-ce qu'une impression ? Durtal a l'intuition qu'ils parlaient de lui, d'autant plus qu'ils se précipitent dans une conversation sur le trafic du port, avec un élan insolite.

« - A votre avis, Monsieur Durtal, l'interpelle Armand Durand-Fouques, le développement des arachides justifie-t-il l'extension du port telle qu'on la projette ?

- Il n'y a pas que les arachides, Monsieur Durand-Fouques ; il y a le riz. Nous ne pouvons pas continuer à tout exporter à travers la colonie anglaise, même si c'est l'intérêt de certains commerçants. »

Durtal n'a pu retenir ce dernier trait. Il sait très bien pourquoi Durand-Fouques combat l'extension du port au point d'entraver l'action du Gouverneur pourtant attaché à ce projet.

Pendant que Durtal parle le Gouverneur pétrit son verre. Puis il le pose si brusquement que la tulipe se détache de la tige. Le cocktail se répand sur le buffet, éclaboussant une ou deux robes.

« - Que je suis maladroit ! » Mais le Gouverneur a prononcé ces mots d'un ton si brusque, en regardant Durtal, que celui-ci comprend à qui s'adresse l'épithète. Aussi s'éclipse-t-il pendant que les boys étanchent avec des serviettes les robes souillées.

Au bout du salon, il parvient à rejoindre Marie et le Père Aupois. Une fois de plus ceux-ci discutent sur les mœurs du pays.

Le Père Aupois apostrophe Durtal :

« - Quand vous allez chez les Anglais, ne pouvez-vous m'emmener ? Je n'ai pas de voiture, moi, et j'aurais des documents à recueillir de l'autre côté. Peut-être même obtiendriez-vous de vos amis britanniques qu'ils me donnent certains renseignements ?

- S'ils vous renseignent aussi bien que moi quand je les questionne sur les affaires de mon domaine, vous ne serez pas très avancé. »

Le Père Aupois, lui aussi, sait que Durtal est allé en territoire britannique. Marie n'a rien dit, puisque Durtal lui a recommandé le silence. Comment le Père est-il informé ? Maudit pays où tout se sait...

« - Marie, je suis fatigué, reprend Durtal après un bref silence. Je voudrais rentrer. Sans compter qu'il va pleuvoir. »

Il va pleuvoir... La tornade s'amasse au ciel ; un énorme bloc bleu sombre avancé comme un parasol sur tout un côté du ciel ; une presque île de nuages striée de cuivre, liée à l'horizon par un pédoncule de plomb. Déjà le vent s'est levé. Il tord les cocotiers, arrache aux frangipaniers leurs fleurs, déchire les feuilles des bananiers. Dans quelques minutes on sentira une goutte, puis deux.

Le vent s'immobilisera et tombera la lourde pluie, si dense qu'elle enserrera le paysage, les palmiers les maisons dans son tissu vitreux.

°
°°

Durtal s'est assis sous la véranda. Aucune présence, aucun autre bruit dans la ville que la pluie. Les derniers indigènes, une feuille de bananier sur la tête, se sont réfugiés dans les maisons. Le bruissement de l'eau sur les toits, sur les trottoirs, sur les feuillages est absolu comme un silence. Aucun crépitement, mais un murmure continu, toujours égal, sans une note qui le domine.

Insolite, un pousse au détour de la rue. Le coureur nu reluit sous la pluie. Les jambes ramassées, un indigène est accroupi sous la capote. Le pousse s'arrête au bas de la terrasse. L'indigène en sort ; c'est Silas.

Durtal voudrait le congédier, mais le pousse est déjà reparti. Sans avoir l'air de s'apercevoir que Durtal ne l'a même pas salué, Silas s'est assis.

« - J'ai profité de la pluie pour venir. C'est le meilleur moment pour n'être pas vu. Nous n'avons même pas besoin d'entrer. D'ici une heure personne ne passera dans la rue.

« Je voulais vous voir, vous avertir. Je sais que vous êtes allé chez les Anglais... »

Lui aussi, pense Durtal.

Le silence tombe soudain. Le métis d'ordinaire si loquace semble devenu soudain muet. Qu'est-il venu dire exactement ? Lui-même l'ignore.

- Silas, vous avez autre chose à me dire ? interroge Durtal.

- Non, Silas n'a rien d'autre à vous dire. Silas n'est qu'un pauvre métis. Mais il sait des choses. Il sait que les Anglais ne vous ont rien raconté et qu'ils ne vous raconteront rien. Il sait qu'ils ont eux-mêmes signalé votre déplacement... Croyez Silas, Monsieur Durtal. Laissez tomber cette affaire. Que le dossier traîne un jour sur votre bureau. N'importe quel jour. Il disparaîtra aussitôt.

- Vous me donnez envie de le transmettre immédiatement à la police.

- Non, ne faites pas cela. Vous ne le ferez pas. Vous êtes bon. Vous aurez pitié de Silas.

- Je ne suis pas bon. Je n'ai aucune pitié.

Ils me battront, Monsieur Durtal. Ils feront de moi je ne sais pas quoi... »

C'est vrai que Durtal n'éprouve aucune pitié : seulement un grand dégoût et l'horreur de la souffrance. Mais non pas en faveur de Silas. Cela, ce serait de la pitié. Non, une horreur diffuse de toutes les souffrances inutiles.

Le métis reprend : « - Pourquoi ne pas laisser disparaître ce dossier ? Vous n'aurez que des ennuis avec cette affaire. Le Gouverneur n'est déjà pas trop bien disposé pour vous. Tout à l'heure, à la réception, on a remarqué qu'il vous traitait assez brusquement. »

« - Comment Silas le sait-il déjà ? » pense Durtal. Mais le métis continue « - Vous avez tort aussi de vous opposer à Durand-Fouques : ils vous écrasera.

- Je ne peux pas, quand même je le voudrais, laisser disparaître ce dossier. Le Gouverneur connaît son existence. Je ne sais d'ailleurs pas comment. Il m'a même recommandé de le transmettre au plus tôt à la police.

- Cela ne le faites pas, crie Silas. J'essayerai de tout vous expliquer. Attendez encore un peu. Je suis sûr que cela peut encore s'arranger.

- Monsieur Silas, je n'ai plus qu'une hâte : ne plus me mêler de cette affaire. Je regrette de ne pas avoir transmis le dossier tout de suite. Pourquoi ne l'ai-je pas fait ? Pour vous épargner des souffrances ?...

- Vous épargner des souffrances, éclate Durtal après un silence. Comme si cela me faisait quelque chose. Maintenant que la pluie cesse, vous feriez mieux de partir. Je ne puis plus vous

supporter. »

Silas se lève. Fait quelques pas. À ses pieds un scorpion, un scorpion gris, de l'espèce la plus dangereuse. Durtal voit le scorpion. Et il souhaite, avec un déferlement de lui-même aussi violent qu'aux approches de la volupté, que le métis pose le pied sur le scorpion. En vain quelque chose crie à Durtal qu'il doit avertir Silas. Il ne dit rien, et de toute son âme il veut la mort du métis.

Silas a posé son pied nu si près du scorpion qu'il l'a frôlé. Il a évité la bête sans même s'en apercevoir...

°
°°

Le bougainvillier, devant la fenêtre, dégoutte encore de pluie. Le regardant sans le voir, Durtal somnole à son bureau. Son cerveau est comme poissé de sommeil, ainsi se prolonge l'insomnie gluante où il s'est débattu toute la nuit, une insomnie mêlée de cauchemars avec des grelottements de fièvre.

Toute la nuit Durtal a vu Silas mort, tué par lui. Il lui avait mis un scorpion sous le pied. Ou bien c'était Silas qui le battait, lui, Durtal, pour lui faire avouer des trafics d'armes.

Dès l'aube il s'était levé, à l'heure fraîche et si brève où le paysage des Tropiques se colore. Les palmes brillaient dans le jeune soleil, les sables luisaient, d'un rose tendre, entre lesquels les noirs, beaux comme des dieux de bronze, poussaient leurs pirogues en chantant.

Avec le premier afflux de chaleur s'est dissipé ce bonheur.

Durtal, à son bureau, gît devant sa table, un dossier ouvert en face de lui. De temps à autre le secrétaire apporte un papier ou un nouveau dossier.

Lui qui risque sa carrière pour Silas, comment n'a-t-il rien fait pour tirer le métis d'un danger immédiat de mort ? Toute la nuit il se l'est demandé. Quelle confusion de sentiments ! Il faudra en parler au Père Aupois. Lui seul y entendra peut-être quelque chose.

Une fois de plus Durtal reprend le dossier Silas. Il n'arrive plus à suivre les autres affaires. Et pourtant il devrait s'occuper de l'extension du port. Comment pourrait-on neutraliser l'influence de Durand-Fouques ? « - Je dois en parler au plus tôt au Gouverneur se dit Durtal. C'est quand même plus important que l'affaire Silas. Je suis un peu stupide d'avoir mécontenté le Gouverneur pour si peu quand j'ai tant de graves problèmes à résoudre avec lui. Le mieux serait certainement de transmettre le dossier à la police. À moins que le Père Aupois ne soit d'un avis différent, je repasserai le dossier à la police avant quarante-huit heures. »

Cette résolution n'apaise pas Durtal. D'habitude il éprouve de la paix quand il a résolu d'agir. Mais tout le tourmente aujourd'hui : cette sensation bizarre qu'il livre lui-même Silas au supplice, ce soleil de plomb, annonciateur d'une nouvelle tornade... et sa chair.

La chair, elle le submerge. Cette nuit le souvenir de la métisse le hantait en même temps que l'histoire du scorpion. Le souvenir de la métisse ? Plus souvent, un défilé de femmes sans visages, de corps bruns, offerts, et qu'il aurait voulu mordre. Les rêveries les plus basses avaient peuplé sa nuit. Le désir l'avait tant meurtri qu'il en gardait une douleur dans chacune de ses jointures.

Parmi les notes qui traînent sur son bureau, l'une d'elles attire son regard. Elle émane de la police. Durtal se jette sur elle avec une sorte d'avidité. Simple note de police relative aux mœurs du métis. Pourquoi la lui passe-t-on ? Rappel discret pour le dossier ?

La note analyse avec complaisance, sinon avec obscénité les goûts particuliers de Silas. En la lisant Durtal revoit à nouveau le visage du métis livrant son honteux secret. Et s'accroît le sentiment de connivence. Ces mœurs devraient dégoûter Durtal. Mais non, il se sent comme responsable de celui qui l'a pris comme confident d'un tel aveu. Il se sent toujours plus lié à lui.

°

° °

Le Père Aupois habite à la vieille mission, à trois kilomètres de la ville. Une route y mène, tracée à travers la forêt, si étroite que les branches frôlent l'auto et se joignent sur son toit comme une voûte. Et ce bras de forêt, si dense, repousse la mission comme dans un autre pays.

La mission... elle aligne ses quatre ou cinq cases à toit de chaume au bord d'un étang. Un calme jardin, clos d'hibiscus, les entoure. C'est le soir, et les hibiscus, avivant leur coloration, s'étalent comme des taches de sang.

Le Père est assis sous la véranda d'une des cases. Il lit son bréviaire, un petit singe tranquillement blotti sur ses genoux.

« - Monsieur Durtal ! Ah ! Quel plaisir de vous voir, s'écrit-il du plus loin qu'il aperçoit son visiteur. Ce n'est pas souvent que vous prenez le chemin de notre maison. Je m'en suis plaint à Madame Durtal, lors de la réception du Gouverneur. Pourquoi ne venez-vous jamais ? »

Durtal n'a pas le temps de répondre que le Père hèle un catéchumène : « Apporte-nous quelque chose à boire : du Pernod et de l'eau pas trop chaude. Nous n'avons pas de frigidaire ici, s'excuse-t-il en se tournant vers Durtal avec un sourire.

Maintenant qu'il est en présence du Père, Durtal ne se sent plus aucune envie de lui parler de ses troubles. Des amis lui ont raconté que c'était souvent ainsi dans la confession. On arrive lourd de péchés, pressé de s'en délivrer. Le moment l'aveu venu, on voudrait fuir.

« - Mais qui me presse de parler ? » se dit Durtal.

Le Père se multiplie en récits et en anecdotes. Il est inépuisable. On croirait vraiment qu'il sait tout. Il parle aussi bien des mœurs de indigènes que de l'exploitation forestière ou de la prospection du pétrole. Durtal admire cette disponibilité.

« - Venez voir mes dernières trouvailles. »

Le Père l'emmène dans la case. Elle n'a rien de la cellule classique d'un ascète : plutôt une arrière-boutique de bric-à-brac. Des trophées de chasse, des animaux empaillés voisinant avec des masques rituels. Un énorme pied d'éléphant sert à la fois de pot à tabac et de râtelier à pipes. Au mur des photographies, des paysages, des visages presque tous jeunes. L'inlassable curiosité intellectuelle du Père s'est comme projetée autour de lui.

Pourtant, mieux que ne le ferait l'ordre, ce bric-à-brac donne un sentiment et presque une sensation de paix, un peu comme les algues du rivage n'altèrent pas la nudité de la mer, comme chez cet homme déjà vieux la barbe broussailleuse n'altère pas la sérénité du visage.

Et Durtal sent ses soucis infiniment loin. Il venait les raconter. La présence du Père les a estompés, disjoints. Plusieurs fois il essaie d'en parler. Les mots ne viennent pas. Les idées n'ont plus aucune précision. Durtal n'a pas la mécanique (la technique pourrait-on dire) d'une confession pour l'obliger à l'aveu.

La nuit est tombée. Au-dessus de l'étang brille la Croix du Sud. Depuis qu'il vit à la Colonie, elle est pour Durtal une amitié.

°

° °

Il repart, sans avoir rien dit, rien avoué. Mais reprenant la route sous la forêt, il se sent reposé, rajeuni. À dîner il plaisante avec Marie si joyeusement qu'elle en est surprise. Depuis déjà tant de jours il paraissait soucieux. Elle lui en fait la remarque.

« - Tu sais, lui répond-il, j'ai eu beaucoup d'ennuis au bureau. Mais je suis allé voir le Père Aupois. Cela m'a fait du bien. »

Marie ne dit rien. Elle n'aime guère le Père Aupois. Sans doute apprécie-t-elle sa conversation, l'inépuisable érudition qui souvent la guide dans ses propres recherches. Pourtant, quand son mari le rencontre, elle éprouve toujours un certain agacement. Jalousie ? Inquiétude de

la femme incroyante et un peu sectaire à l'idée d'une éventuelle influence religieuse ? Elle reprend assez sèchement :

« - Je vois, le Père Aupois réussit mieux que moi à te déridier.

- Tu es bête : cette promenade m'a simplement changé les idées. »

Hélas ! La phrase de Marie a suffi à dissiper la paix de Durtal. En vain la prend-il tendrement dans ses bras. De nouveau tressaille au fond de sa chair le vieux désir. De nouveau également il pense à l'affaire Silas.

« - Marie, viens faire un tour au bord de la mer. »

Elle accepte, tout heureuse.

Ils s'asseyent sur le môle. La barre déchire la mer nocturne d'une longue frange phosphorescente. Le ciel lavé par les tornades brille d'étoiles. Même la Croix du Sud est là, et lui répond, à l'autre bout du ciel, la Grande Ourse.

Mais la paix de Durtal demeure déchirée. Passe une femme, vêtue d'un pagne blanc. Elle n'est devant eux qu'une seconde : avec un étrange pouvoir d'attention, Durtal a deviné – mieux, a vu – chaque ligne de son corps. Il a vu, malgré les voiles, ses seins bulbeux, son ventre lisse. Il a senti sur lui sa peau fraîche de femme noire.

« - Revenons » dit-il brusquement à Marie.

Marie dort sous sa moustiquaire. Durtal, lui, reste insomniaque, sur la terrasse. Bien entendu, le hante l'affaire Silas. Qui se cache derrière le métis ? Quel est le vrai coupable ? Il pense à Armand Durand-Fouques, mais c'est absurde. Pourquoi dans cette famille honorable irait-on se mêler de pareilles choses ?

Une légère brise. Elle apporte à Durtal l'odeur de la forêt – la forêt tout humide, dégouttante des dernières tornades. Ah ! Respirer l'odeur si fraîche des prairies européennes après l'ondée. L'odeur de la forêt est lourde, épaisse, sucrailleuse comme l'odeur des cadavres au tout début de leur pourriture, une odeur de plaie, une odeur de sperme. Comme elle crée le désir, cette odeur, comme elle s'insinue dans les jointures, dans les reins. Durtal n'en peut plus. Devant ses yeux, le corps de la femme en blanc, tout à l'heure, avec ses plis d'ombre et sa fraîcheur de mangue. Durtal se lève. Il sait qu'il y a des femmes dans la ville. Des femmes l'attendent. Jamais ne l'ont tenté les Européennes, faciles à se donner tant les énerve le climat, mais ces grandes fleurs d'ombre, ces hautes tiges luisantes, les négresses.

Fuir la tentation. Se coucher dans le lit à côté de Marie. Durtal se dirige vers la chambre. Il voudrait l'atteindre, comme un havre. Pourtant chacun de ses pieds est alourdi par un poids. Un énorme boulet le tire en arrière, si fort qu'à l'angle de la terrasse il tourne. Il descend les marches.

Il ira vers les femmes. Il le veut d'une fureur terrible. Il en crispe sa nuque. Il en serre les dents, tandis que se déchaîne en lui le tintamarre du désir. Sa tête cogne comme un gong. Tout hurle en lui.

Les maisons réservées ne sont pas très loin, de jolies maisons bien propres à l'abri de frangipaniers. Durtal s'y engouffre. Il saisit une femme, n'importe laquelle, la première ; il se gorge de sa peau sombre et l'assouvissement est si brusque et si violent qu'il n'en éprouve pas de plaisir.

Quand Durtal sort de la maison, cet homme appuyé au bras d'un éphèbe, est-ce Silas ?

Chapitre VII

Quatre soirs de suite Durtal retourne dans la maison. Il ne pourrait dire quel visage ont les femmes qu'il y a étreint, ni s'il prend toujours la même. Mais chaque soir, quand il ressort, il croit voir dans l'ombre la silhouette du métis.

Bien que les quarante-huit heures soient passées le dossier est toujours là. En vain Durtal n'a-t-il pensé qu'à lui. À plusieurs reprises il a décidé de tout remettre à la police. (Tant pis si on ne

sait jamais quel est le vrai coupable !). Chaque fois lui est apparu le visage du métis, tuméfié de plaies avec ses grands yeux nobles plein d'une indéfinissable tristesse. Chaque fois il a décidé de surseoir, espérant quand même trouver un élément nouveau.

Une fois de plus il est assis sur la terrasse, à bout de lassitude, quand Marie monte brusquement :

« - Lis cela ! » lui dit-elle en tendant de l'extrême bout des doigts une carte postale.

La carte postale : une ignoble photo pornographique représentant un couple nu, un Blanc petit et grassouillet avec une femme noire. Derrière, ces simples mots : « Le chef du service économique en plein travail. »

« - Tu ne vas quand même pas attaché d'importance à cette ordure » répond-il à Marie.

- Une autre lettre m'affirme que tu passes chaque soir dans une maison.

- Tu connais la colonie et sa méchanceté. Ce n'est quand même pas à mon âge que j'irai commencer pareille vie. Je ne suis pas surpris de ces lettres anonymes. Je poursuis une bande de trafiquants : ils exercent sur moi un chantage. »

Marie le croit-elle ? Durtal n'en sait rien. Il ne se sent pas la force d'être convaincant. Au reste, que dire de plus ?

« - Évidemment... » répond seulement Marie. Mais comme il est faux son geste pour déchirer l'horrible carte : un geste de mauvais théâtre. Dans ses rapports avec sa femme ne sera-ce pas toujours ainsi ? se demande Durtal. Le mensonge s'y est introduit.

Le mensonge. Voilà Durtal plongé dans le mensonge ; le reste ne suffisait pas. Le voici soumis aux pauvres ruses dans lesquelles il a vu tant de ses amis se détruire, arrachant, mensonge par mensonge leur personnalité.

Ah ! si seulement l'assouvissement donnait la paix, s'il calmait seulement le désir. Mais le feu est là dans les membres, plus vif que jamais, sans désormais aucun réflexe qui le réfrène.

Durtal sort et gagne son bureau en passant par le quartier du port. Il espère par ce trajet rencontrer moins de connaissances. Et puis la foule indigène le distrait : ce disparate de marchands ambulants, de pousses, cet archaïsme que bouscule violemment le passage d'une voiture américaine. Les sons, les couleurs, les parfums se heurtent. Des doigts avides secouent les tissus, un orchestre de rue grince aussi fort qu'il peut. On brûle à chaque échoppe des bâtonnets d'encens...

Des femmes, amplement drapées, circulent. D'autres entièrement nues...

Tout à coup il s'entend interpeller :

« - Ah ! je t'y prends ! Que fais-tu par ici ? »

C'est Maury, un des employés du gouvernement, un pauvre type complètement dévoyé. Durtal l'a toujours fui. Une de ces épaves, comme on en voit à la colonie : les yeux marqués de tous les vices, bouffis d'alcool.

« - Alors, reprend Maury, je t'y prends à regarder les négresses. »

« - Bonjour, Maury. Comment allez-vous ? »

Durtal a mis toute la froideur possible dans son salut. Comment ce garçon se permet-il de le tutoyer ? Déjà autrefois il avait essayé : Durtal l'avait nettement remis en place.

« - Allons, allons, mon vieux Durtal, pas la peine de nous la faire. On sait bien que tu es comme les copains et que tu y es venu, à la peau noire. Viens plutôt prendre un verre, et je t'expliquerai les choses, parce que tu as l'air plutôt novice. Pourquoi prends-tu toujours la Makaba ? Je te conseille plutôt sa voisine, la Kodoko. Elle est tellement plus intelligente... en-dessous de la taille, s'entend.

« Ne fais donc pas cette tête. Évidemment, pour un type comme toi, c'est emmerdant d'avouer qu'on est comme les copains. Mais moi, tu sais, je t'aime mieux comme ça. Au fond, tu

m'as toujours plu. Je me suis toujours dit : Durtal, c'est un bon zigue, et il y viendra. Alors, tu prends un glass ? »

Comment Durtal s'est-il débarrassé de l'ivrogne ? Il n'en sait rien. Il court presque à travers les rues et les indigènes le regardent comme s'il était devenu fou.

°
° °

Se débarrasser du dossier, reprendre sa vie : Durtal n'a plus que ce désir. Ensuite il prendra des vacances. Des vacances... Il évoque Noirmoutier, si fraîche, avec ses maisons basses, ses longs champs plats, ses grèves unies et surtout sa lumière, nette et chargée d'or pâle, qui rappelle la lumière hollandaise.

En arrivant à son bureau, Durtal trouve le Secrétaire général du Gouvernement qui l'y attend. Durtal n'aime pas ce petit homme replet et fouineur. Celui-ci, pourtant, lui montre toujours une grande amabilité, légèrement protectrice, qui agace Durtal et encore plus Marie.

Aussi Durtal est-il surpris de remarquer une certaine froideur dans l'attitude du Secrétaire général.

« - Monsieur Durtal, lui dit celui-ci après quelques préliminaires d'usage, nous avons parlé de vous hier soir avec le Gouverneur. Nous avons l'impression l'un et l'autre que vous avez absolument besoin de prendre votre congé au plus tôt. Votre fatigue est visible. Nous ne comprenons pas votre persistance à entraver l'action de la justice dans cette affaire Silas...

- Mais au contraire, l'interrompt Durtal, je cherche à faire la lumière. Je suis persuadé qu'il y a quelqu'un d'autre derrière Silas. Celui-ci n'est qu'un comparse. Il agit par peur. Le riz, les arachides, cela, c'est son travail. Mais le métier est bien trop prudent pour s'être mêlé de trafic d'armes sans y être contraint.

- Peut-être escomptait-il un gros profit ? remarque le Secrétaire Général.

- Non, il est encore plus peureux qu'avare. Je suis certain qu'il y a quelqu'un d'autre que lui. J'ai peur que la police se contente d'une explication simpliste.

- Je reconnais que nos policiers ne répondent pas toujours à la définition du « fin limier » des romans. Mais on peut aiguiller leurs recherches. Ils sauront faire parler Silas.

- Par quelles méthodes !

- Je ne vous comprends pas bien.

- Oui, ils le chicoteront, ils le tortureront jusqu'à ce qu'il raconte tout. Ils lui arracheront n'importe quel aveu par la peur, la torture, l'abrutissement.

- Cela, mon cher Durtal, ne vous regarde pas. D'autant plus que Silas n'est guère intéressant.

- Non, je ne peux pas l'accepter, je hais Silas, mais c'est un homme.

- Écoutez, nous ne comprenons rien à votre attitude depuis quelque temps. Vous n'êtes pas naturel... D'autre part le Gouverneur attache la plus grande importance à la tenue morale de son personnel. Il veut que ses principaux collaborateurs aient une conduite irréprochable...

« - Enfin, poursuit le Secrétaire général, sans paraître voir le trouble de Durtal, on peut se demander ce qui vous amène à protéger Silas. Jusqu'ici on vous considérait comme un homme irréprochable. Maintenant nous nous demandons si, étant donné votre conduite, vous n'êtes pas victime d'un chantage. Mieux vaudrait tout nous dire. Nous pouvons certainement arranger la chose.

- Non, je n'ai rien à me reprocher...

Le Secrétaire général enchaîne sans paraître avoir entendu : « - Enfin, rien ne presse ; vous avez le temps de réfléchir. Mais je suis vraiment bien ennuyé pour vous de toute cette histoire. »

°

A peine le Secrétaire général est-il parti que Silas apparaît... un Silas maigri, ou plutôt « dégonflé ». Sa peau semble flotter autour de lui.

Contrairement à toutes les habitudes, aucun préliminaire à la conversation.

« - Que venait vous dire le Secrétaire général ? demande-t-il impérieusement.

- Mais, vous perdez la tête... en quoi cela vous regarde-t-il ?

- Cela regarde Silas : Silas sait très bien qu'il vous a parlé de notre affaire.

- Peut-être...

- Et qu'il vous a sommé de transmettre le dossier.

- Même pas... »

Et puis, pourquoi pas ne pas tout dire à Silas ? Puisqu'ils sont ainsi liés, pourquoi ne pas lui dire les menaces – car c'était presque des menaces... - du Secrétaire général ? Et Durtal raconte la conversation qui vient d'avoir lieu. Il raconte tout, ses craintes, ses difficultés avec Marie. Il s'abandonne. Il se délivre. Son récit, il le déverse avec une sorte de haine devant Silas.

« - Oui, conclut-il, voilà où vous m'avez mis. Voilà où elle me mène, la stupide bonté que j'ai eu pour vous. »

Pendant tout le récit, le métis n'a rien dit. Simplement il a semblé progressivement perdre du volume. Il s'est tassé sur sa chaise. Durtal évoque ces limaces qu'il couvrait de sel, étant enfant, et qui peu à peu se réduisaient à rien.

« - Voilà où j'en suis à cause de vous » reprend-il presque méchamment.

Et il entend le métis lui répondre d'une voix douce, d'une voix inconnue, d'une voix qui vient de très loin :

« - Alors, livrez Silas, Monsieur Durtal. Cela ne fait rien. Non, cela ne vaut pas la peine que vous vous rendiez malheureux. »

Est-ce un jeu, ou le métis est-il sincère ? Durtal n'en sait rien. Mais cette voix presque enfantine l'a pris jusqu'au fond de l'âme. Cette voix si douce, presque tendre, miséricordieuse, il lui semble qu'elle vient de plus loin que le métis, qu'elle parle à travers lui.

« - Si seulement, s'écrie-t-il, vous me disiez le vrai coupable !

- À quoi bon ? répond le métis. Au point où en sont les choses, cela ne changerait plus rien. D'ailleurs vous allez bientôt le savoir, le nom du vrai coupable. »

Durtal s'est effondré, la tête dans les mains. Quand il les dégage, le métis n'est plus là.

Pourtant, Durtal le voit encore, assis sur la chaise, tassé, misérable.

Et sa vie à lui, Durtal, gît elle aussi, tassée, abimée. Dire que voici quelques jours encore il se croyait un homme propre. Il était fier de lui, de sa réputation de fonctionnaire honnête, de sa fidélité conjugale. De tout cela ne reste plus rien. Lui-même n'est plus qu'un fonctionnaire suspect, victime de chantages et qui roule avec les négresses. Même ce qu'il y a de faux dans ces accusations le marque. Il est prêt à croire qu'il a cédé à un chantage.

À qui expliquer cela ? Durtal voudrait passionnément trouver une épaule où appuyer sa tête. Si sa mère vivait encore, si elle était là. Il est de nouveau le garçon balloté de collègue en collègue et qui chaque année devait supporter les brimades qu'on réserve aux « bizuths ». Il est à nouveau un petit garçon triste, un Dimanche très attendu où personne n'est venu le voir.

La sirène de l'usine textile beugle. Une heure. Machinalement, Durtal comme tous les jours se lève pour rentrer chez lui. Dehors, l'éblouit l'énorme lumière qui tape et résonne sur la ville comme une cymbale. La ville dévorée de soleil, informe d'être absolument sans ombre.

Et Durtal, par ces rues presque vides (mais où il faut quand même saluer des gens) voudrait fuir. Il voudrait s'arrêter quelque part, - quelque part où on ne le verrait pas – et pleurer inlassablement, pleurer jusqu'à ce que la tête lui tourne, pleurer jusqu'à en être saoul.

L'église est là, la laide église trop blanche en mauvais style baroque. Durtal y est allé quelquefois, à des enterrements ou à des messes officielles. Il l'avait jugée affreuse, avec ses statues violemment peinturlurées, un bric-à-brac encore plus criard qu'aux devantures de la place Saint Sulpice, et cette absence totale de ce mystère et de ce recueillement que les incroyants veulent absolument trouver dans les églises. Pourtant, il y entre. Il y trouvera un banc, du silence...

Durtal s'effondre sur un siège ; l'église hurle autour de lui de tous ses badigeons et de ses statues. Oh ! cet atroce Sacré-Cœur, avec des sourcils de trois centimètres d'épaisseur et son visage de garçon coiffeur ! Oh ! les vierges enturbannées de bleu ! Comment peut-on prier en tel lieu ?

Durtal est sur le point de fuir. L'église est encore plus hostile que la rue. Mais ce visage, contre un pilier, qui le regarde ? Cette image, avec une petite lampe devant ? Le visage d'un homme blessé, battu, avec de grands yeux tristes un peu comme ceux de Silas, un nez long... un visage qui attire Durtal, qui l'appelle. Un visage où se trouve reflétée, portée, assumée, sa propre tristesse.

Durtal voudrait poser ses lèvres sur ce visage. Mais quelque chose l'en empêche. Ah ! pas la crainte qu'on le voie. L'église est vide, mais surtout que lui importerait ! Non pas un sentiment d'indignité. Il semble à Durtal que ses fautes ont fondu. Même les négresses, cela ne signifie rien. C'est comme fondu sous le regard de ce visage. Non, ce visage est loin, très loin, et Durtal doit encore parcourir un long chemin avant de le rejoindre.

Chapitre VIII

« - Je voudrais avoir avec toi deux mots d'explication. »

Marie a prononcé ces mots d'une voix sèche, d'une voix que Durtal ne lui connaît pas. Elle les a accompagnés d'un geste un peu théâtral, avec cette fausse sûreté des expressions qu'on a étudiées devant la glace.

« - Mais tant que tu veux, ma chérie. Quel est ce mystère ? Je t'écoute.

- Pas maintenant. Attends que les boys soient partis. Si tu veux, nous parlerons ce soir après dîner... A moins évidemment que tu ne sois pas ici... »

De quel ton Marie a prononcé ces dernières paroles ! « Évidemment, c'est une scène de jalousie qui m'attend... » pense Durtal. Il en éprouve à l'avance une immense lassitude. Ce serait si bon de tout dire à Marie, mais à une Marie tendre, compréhensive, maternelle. Il ne se sent pas la force de lui faire comprendre le degré de sa détresse. Comment décrire cette détresse ? Comment expliquer l'affaire Silas ? Sa pitié pour le métis, ou plutôt ce lien étroit qu'il se sent avec lui ? Comment faire admettre que s'il est allé plusieurs fois de suite dans cette maison, c'est à cause de l'affaire Silas ?

Et puis il déteste Marie quand elle prend ses airs de Reine offensée. Son remords en disparaît.

Tout le jour, au bureau, Durtal rumine son inquiétude. Jamais il n'a fait si chaud en saison des pluies. On suffoque. Les tempes battent. On respire avec peine. Les ventilateurs ne rafraichissent pas. Ils agitent un air si lourd d'humidité qu'il semble visqueux. Il colle à la peau. Il ajoute son ruissellement à la sueur. On baigne, avec dégoût, dans une sorte de transpiration universelle.

Le soir lui-même n'amène ni détente, ni repos. Durtal est à l'extrême de l'accablement quand, dans l'embrasure de la porte, se dessine la silhouette d'Armand Durand-Fouques. Celui-ci est entré brusquement, bien trop grand personnage pour se faire annoncer.

« - Bonjour, Monsieur Durtal, dit-il tout en entrant. Je voudrais vous dire un mot.

- Asseyez-vous donc.

- Si vous voulez, mais ce n'est pas la peine. Je n'ai qu'un mot à vous dire. Je voudrais seulement savoir pourquoi vous ne transmettez pas tout simplement le dossier Silas à la police.

- Comment savez-vous qu'il y a une affaire Silas ?

- On sait tout à la Colonie. Le Gouverneur connaissait ce dossier sans que vous lui en ayez parlé : vous en avez la preuve. »

- Monsieur Durand-Fouques, je voudrais savoir en quoi cette affaire peut vous intéresser.

- L'important est qu'elle m'intéresse. En fait j'ai des complications dans mes rapports avec Silas.

- Je ne vois vraiment pas pourquoi je vous répondrais...

- Ne vous fâchez pas. Mais je ne comprends pas pourquoi un fonctionnaire comme vous va chercher des complications. Quand nos points de vue s'opposent à propos du port, c'est clair. Mais là, que pouvez-vous bien chercher ?

- La Justice.

- La Justice ?... Je ne vois pas ce qu'elle vient faire dans cette histoire, ni d'ailleurs dans ce pays. Vous devez commencer à savoir qu'ici c'est la loi du plus fort.

- Je sais seulement que dans ce bureau c'est la Loi que j'entends faire respecter.

- Écoutez, je ne viens pas de mon propre chef. J'ai déjà parlé au Gouverneur. Il m'a dit de voir la question avec vous.

- Oui, mais moi je ne la verrai qu'avec le Gouverneur.

- Je ne peux pas croire, Monsieur Durtal, que ce soit votre dernier mot ? Pourquoi allez-vous chercher des complications ? Pourquoi vous mêlez-vous de ce qui ne vous regarde pas ? C'est ce que nous disions avec le Gouverneur. Vous partez bientôt en congé. Laissez tomber toute cette histoire.

- Mais que vous a-t-il donc dit, le Gouverneur ?

- Rien que je ne puisse vous répéter : Durtal a la tête dure, si vous parvenez à le faire changer d'idée, tant mieux pour vous. Allez voir vous-même.

- Monsieur Durand-Fouques, je ne sais pas ce que je dois faire, je ne sais pas ce que je ferai. Je ne puis vous dire qu'une seule chose, qui, elle, est certaine : vos pressions ne sont pas de nature à m'influencer. Par votre démarche, vous m'avez simplement apporté un élément qui m'échappait : l'intérêt que vous portez à ce dossier.

- N'allez pas chercher midi à quatorze heures. Mais c'est vrai que j'ai un intérêt dans cette affaire : mon intérêt, c'est que si la justice suit son cours, je serai débarrassé de Silas qui piétine dans mes plates-bandes. Je ne demande rien d'exorbitant : simplement que les choses suivent leur cours normal.

- Nous verrons.

- Allons, vous réfléchirez. Je ne peux pas croire que ce soit votre dernier mot.

- Je ne vois pas quel autre mot je pourrais vous dire. »

Armand Durand-Fouques est sorti. Subitement, la lassitude de Durtal s'est dissipée. Lui fait place une espèce d'exaltation. Ainsi, la chose est claire désormais à ses yeux, c'est Armand Durand-Fouques qui est derrière Silas. Fallait-il qu'il soit sûr de soi pour être venu, sûr de son influence, sûr de son invulnérabilité d'homme le plus riche de toute la colonie ! Excessive sûreté de soi de l'homme à qui, depuis sa naissance, rien n'a résisté : ne lui sera-t-elle pas fatale ?

Durtal a oublié tout ses soucis, Marie, les algarades qu'il a subies. Il attrape le téléphone...

« - Allo, passez-moi le Gouverneur...oui, oui... le Gouverneur lui-même... non, pas le chef de cabinet, le Gouverneur, vous dis-je... Monsieur le Gouverneur ? Je voudrais bien vous voir le plus tôt possible... oui, oui, c'est très urgent... Au sujet de l'affaire Silas... oui, il y a du nouveau... Non, Monsieur le Gouverneur, c'est vraiment à vous que je dois en parler... Demain matin

seulement ? Je me permets d'insister pour que ce soit ce soir même... C'est que pour ma part j'attache au contraire énormément d'importance à cette affaire... Neuf heures et demie demain ? Oui, neuf heures trente... Mes respects, Monsieur le Gouverneur. »

Attendre jusqu'à demain ! Durtal se sent au sommet de l'exaltation. Dans son énervement, il lui semble qu'il ne tient presque pas au sol. En quittant son bureau, il éprouve une peine extrême à ne pas courir.

Au lieu de rentrer à la maison, il marche droit devant lui. Non pas qu'il craigne de retrouver Marie : il l'a complètement oubliée. Il marche. Il marche. Les dernières cases de la ville s'engloutissent sous leurs palmeraies. Sur le ciel verdi s'allume une étoile. La nuit est venue. Qu'importe ! Durtal marche toujours. Il a gagné la grève, cette longue étendue de sable roux que coupent seulement quelques rauniers. Le petit phare s'est allumé.

Parvenu juste devant la mer, au point que l'éclaboussent les vagues, il est saisi d'une crainte. Oui, c'est Durand-Fouques le vrai coupable. Oui, Durtal en est certain : mais il n'en possède aucune preuve. Si le Gouverneur allait refuser de le croire ? Ce n'est pas impossible : les Durand-Fouques sont honorablement connus. Le Gouverneur, le Secrétaire général voudront plus que de simples présomptions pour orienter de ce côté la police.

L'exaltation de Durtal retombe. Durtal pense à Marie qu'il va devoir subir. Une terrible envie le prend de ne pas rentrer, de fuir, de gagner le territoire britannique, si proche – ou encore de se noyer dans le fleuve.

Il rentre pourtant. Sa maison est plongée dans l'ombre : « - La Madame est malade, lui dit le boy, elle est très malade, même trop. » Marie gît sur son lit, en proie à l'une de ses affreuses migraines.

Durtal en éprouve un immense soulagement : au moins l'explication redoutée n'aura pas lieu ce soir.

°
°°

Durtal a refusé de dîner. Il reste assis sur la terrasse, avec un whisky et sa pipe, savourant la paix d'avoir échappé pour aujourd'hui aux demandes d'explication de Marie. Tout est calme. Les jasmins et les frangipaniers embaument. Leurs étoiles blanches luisent dans l'ombre. Les hautes palmes des cocotiers ruissellent de clair de lune.

Tout à coup, une fois de plus surgi sans aucun bruit, le métis.

« - Monsieur Durtal, je sais que Durand-Fouques est venu ce soir. Silas voudrait bien savoir ce qu'il vous a dit.

- Il ne m'a rien dit. Mais j'ai tout compris.

- Alors ?

- Alors, j'ai rendez-vous demain matin chez le Gouverneur.

- Mais le Gouverneur ne vous croira pas.

- Je le crains.

Silas l'a prévu. Prenez cela... Non, ne le lisez pas tout de suite. Quelqu'un pourrait voir votre geste. Attendez un long moment avant de lire. Quand vous descendrez, fouillez dans vos papiers, très apparemment, pendant quelque temps. Travaillez un peu sur les dossiers où vous aurez glissé ce papier. Vous le lirez ainsi sans qu'on puisse rien deviner. Et puis cachez-le bien. Pas dans votre coffre-fort. On en connaît la combinaison. Mais si, on la connaît. Cherchez autre chose. »

Ayant pris les précautions indiquées par Silas, Durtal lit le document : un billet de Durand-Fouques commandant des armes à un négociant anglais et lui indiquant de les livrer par l'intermédiaire de ce poste même où Durtal était allé chercher ses premiers renseignements ! « -

Naïf imbécile que je suis, pense Durtal. Pourtant, maintenant, malgré toute leur astuce, je les tiens. À nous deux, Monsieur Durand-Fouques ! »

Chapitre IX

Avec quelle impatience Durtal se dirige vers le palais du Gouverneur ! À force d'y penser, à l'affaire Silas, elle est devenue à ses yeux la plus importante à résoudre pour le colonie, peut-être même pour la République. Aussi est-il surpris de n'être pas immédiatement reçu. Au contraire, il doit attendre assez longtemps.

En feuilletant des revues du salon, il sent croître sa nervosité. Pour la dixième fois il se reproduit à lui-même le scénario qu'il a préparé pour convaincre le Gouverneur, quand enfin la porte s'ouvre.

« - Alors, Monsieur Durtal, dit d'entrée le Gouverneur, c'est de cette affaire Silas que vous venez me parler ? Je me demande pourquoi vous avez laissé traîner cette histoire. Maintenant tout le monde en parle dans la colonie. Nos possibilités d'agir sont réduites d'autant.

- Je me permets de vous assurer, Monsieur le Gouverneur, qu'elles sont entières. J'ai gardé ce dossier pour connaître le fond des choses.

- Connait-on jamais le fond des choses à la colonie...

- Cette fois-ci, oui. Je sais qui menait ce trafic d'armes derrière Silas.

- Ah ! Eh bien, qui cela ? »

Le Gouverneur a posé la question distraitemment, tout en allumant une cigarette sans en offrir à Durtal.

- « Le fils Durand-Fouques.

- C'est bien possible. À vrai dire je m'en doutais, et c'est pour cela que je vous l'ai adressé. Mais à quoi bon le savoir ? Nous ne parviendrons pas à le coincer. Nous ne trouverons aucune preuve contre lui.

- Je crois... »

Sans paraître remarquer que Durtal veut l'interrompre, le Gouverneur poursuit : « - Pourtant, cela m'arrangerait d'avoir quelque chose contre lui. Je pourrais me débarrasser de son opposition au développement du port. Je voudrais tant que ce projet aboutisse. C'est la vie de la colonie qui en dépend. Elle étouffe faute d'un port suffisant.

« Vous ne pouvez savoir, Monsieur Durtal, ce qu'on souffre d'être entravé sans cesse par des intérêts particuliers quand on ne pense qu'à l'intérêt général : intérêts de colons, intérêts des politicards indigènes, intérêts des commerçants arméniens ou simplement métis. Tout cela se ligue, tout cela grouille, tout cela se combat, mais tout cela empêche la vie de la colonie.

« Certains jours, volontiers, je lâcherais tout. Et pourtant, ce pays je me suis juré de le faire vivre, malgré lui, malgré ses habitants, malgré ses blancs, malgré ses noirs. »

Jamais Durtal n'a entendu le Gouverneur se livrer ainsi. D'habitude celui-ci est froid, très poli, mais d'une politesse qui au lieu de réduire les distances les accentue. Durtal sent que cet homme autour de lui, il pourrait l'aimer.

Le Gouverneur poursuit, se parlant plus à lui-même qu'il ne s'adresse à Durtal :

« - Si vous saviez quelle est cette lutte ! J'ai parfois l'air dur, ou sinueux. Mais c'est difficile à gouverner, les hommes. Ils mettent un tel acharnement à préférer ce qui leur nuit. Ici notre culture mal présentée, mal comprise, mal digérée n'a engendré que l'anarchie intellectuelle. J'ai l'impression de lutter contre une immense irresponsabilité.

« Et puis ce sont ces trusts. Dans la Métropole, je riais quand on me parlait de leur action, de leur pouvoir destructeur. Ici j'ai appris à les connaître. Et puis j'ai appris qu'on n'arrive jamais à les coincer. Nous ne coincerons jamais votre Durand-Fouques.

- J'ai ceci. » dit presque bas Durtal en tendant au Gouverneur le papier que lui a remis Silas.

« - Ah ! Cela c'est bien ! s'écrie le Gouverneur après avoir lu. Je retire tout ce que j'ai dit. Vous n'avez pas perdu votre temps, Monsieur Durtal. Oui, vraiment je vous remercie. Non seulement avec ce papier je me débarrasserai de l'opposition de Durand-Fouques à mes projets, mais j'obtiendrai de lui qu'il les appuie...

- Mais, Monsieur le Gouverneur, vous n'allez donc pas le faire arrêter ?

- Sûrement non. J'ai mieux à faire.

Durtal se demande si le Gouverneur plaisante.

« - Je ne comprends pas, Monsieur le Gouverneur.

- C'est pourtant très simple. Par crainte d'être arrêté, ou tout au moins d'avoir de graves ennuis, Durand-Fouques lâchera du lest. On peut s'entendre avec lui au sujet du port.

- Mais le plus simple, puisqu'on a des preuves est encore de l'arrêter. Ainsi vous l'éliminerez complètement et définitivement.

- Définitivement, vous gardez des illusions, mon cher Durtal. Il en faudrait plus pour éliminer définitivement un Durand-Fouques. Surtout, si j'emprisonne celui-là, tous les autres subsisteront, tous ses acolytes. Il n'est pas seul à combattre l'extension du port. Au contraire, en gardant ce papier comme une menace, je peux l'obliger à prendre la tête d'un mouvement en faveur du port. Il entraînera les autres.

- Mais Silas, dans tout cela ?

- Silas, tant pis pour lui. Étant donné que l'affaire s'est ébruitée, je suis obligé de trouver un responsable. N'exagérons rien. Il n'avait qu'à ne pas s'en mêler, et il ne vaut pas cher.

- Monsieur le Gouverneur, c'est profondément injuste.

- Où est la justice ?

- Mais enfin...

- Mon cher Durtal, ce n'est vraiment pas la peine d'avoir pour collaborateur un vieux laïc comme vous, pour rencontrer autant de difficultés qu'avec les curés. Vous me faites penser au Père Aupois. L'autre jour, dans une affaire assez semblable pour laquelle il était venu me trouver, j'ai invoqué la raison d'État. Vous savez ce qu'il m'a répondu ? - Je n'ai pas le droit d'oublier que c'est au nom de la raison d'État qu'on a crucifié le Christ.

- Je ne peux accepter ce que vous proposez là, Monsieur le Gouverneur.

- Vous n'avez rien à accepter. Vous transmettez le dossier parce que je vous l'ordonne. D'autre part vous n'aurez plus à vous mêler de cette affaire. Vous êtes visiblement à bout de nerfs. Vous allez prendre votre congé et comme j'ai besoin de quelqu'un d'absolument sûr pour porter à Paris divers papiers et pour y effectuer certaines démarches que je vous expliquerai, vous prendrez l'avion dans les quarante-huit heures. Comme cela vous n'aurez plus à vous occuper de cette affaire, et vous vous reposerez tout de suite, ce dont vous avez le plus grand besoin. Dans six mois vous nous reviendrez frais et dispos, car je n'ai aucune envie de vous lâcher. Dès aujourd'hui j'écris au Ministre pour qu'on ne vous envoie pas ailleurs. Des collaborateurs de votre qualité et qui connaissent bien la Colonie sont trop rares...

- Dans ces conditions...

- Allons, Durtal, ne faites pas cette tête-là. Vous reviendrez demain matin à la même heure, afin que je vous donne mes instructions pour Paris. En attendant vous transmettez vos dossiers à Didelot. C'est lui qui fera votre intérim. Je vais l'en aviser immédiatement. Bien entendu je garde le papier de Durand-Fouques. C'est un coup de maître de l'avoir coincé. »

◦
◦◦

Quelle délivrance ! Tel est le sentiment de Durtal tandis qu'il repasse chez lui annoncer à Marie le départ. Non de la joie, mais cette impression qu'on éprouve quand on parvient à s'endormir après une longue insomnie.

« - Marie, nous rentrons dans deux jours à Paris ! » crie-t-il à peine dans la maison.

- Que me dis-tu là ?

- Oui, le Gouverneur vient de m'avertir. Il m'envoie en mission pour anticiper mon congé.

- Ah ! c'est bien cela ! Il t'expédie. Te voilà en disgrâce. Et tout cela, bien entendu, à cause de tes négresses. Que je suis malheureuse. (elle prononce « Malheureu-eu-eu-se »)

- Mais non, ma Chérie, c'est absolument faux.

- Quoi, tu ne vas pas me dire que tu ne couches pas avec des négresses ? Va, je n'ai pas encore pu te le crier, combien tu me dégouttes. Alors, tu joues les vertus, tu vas voir les curés. Tout cela, pour ensuite me tromper. Me tromper ? Même pas. Si encore tu en aimais une autre. Mais non, tu te roules dans la boue. Tout cela à une femme comme moi, après tout ce que je t'ai donné ! »

Ces expressions de roman, ces relents de mauvaise littérature exaspèrent Durtal. Ils lui enlèvent tout remords. Il se sent envie de crier, lui aussi. Marie ne lui en laisse pas le temps.

« - Et avec ces ordures, tu gâches ta situation. Ne me parle pas, tu m'écoeures. M'avoir fait cela, à moi. Avoir gâché un tel amour... C'était si beau, ce que je te donnais ! »

Durtal sent que s'il riposte tout est irrémédiablement perdu. Mieux vaut fuir, repasser par son bureau. Dans une heure il pourra peut-être s'expliquer.

°
° °

Son bureau ! Pour la première fois depuis longtemps il y pénètre sans être en proie à l'affaire Silas. Transmettre son dossier sera son premier travail. Calmement il en prépare le bordereau d'envoi, si calmement qu'il se sent comme étranger à lui-même. Cette affaire Silas s'est détachée de lui. Il la regarde maintenant avec l'indifférence d'un spectateur.

Le bougainvillier sur la fenêtre brille plus intense que jamais, clamant sa pourpre sombre contre la pourpre clair d'un flamboyant. On entend un pas dans la rue. Tout est merveilleusement calme dans ce matin tropical. Rien n'en altère la paix, ni le jeu des rats palmistes, ni les ébats d'un singe à la corniche d'un toit. Durtal, comme un petit fonctionnaire, soigne son écriture. Il s'amuse à mouler en ronde le titre du dossier.

Silas... Oui, Silas est à nouveau dans la pièce, surgi, comme toujours, sans qu'on l'ai entendu. Il semble encore plus rétréci, dégonflé que la dernière fois. Son teint est cendreau, plus gris que brun. Sur son cou, la tête d'un furoncle attire le regard de Durtal. Il ne peut l'en détourner.

« - Alors, Monsieur Durtal, c'est fait, vous me laissez...

- Oui, je pars, Silas. D'autres suivront votre affaire.

- Je le sais. Le Gouverneur vous envoie en mission et ensuite vous prendrez votre congé. Je ne redoutais rien tant que cela.

- Mais Silas, que suis-je ? Je ne pouvais faire de miracles. Ayez confiance dans la justice... »

Comme elle sonne faux, cette phrase ! Durtal le sent bien. Ah ! pourquoi ce maudit métis est-il venu ? Pourquoi trouble-t-il sa paix ?

Silas a un geste vague :

« - La justice... je suis un homme fini. Je sais ce qui m'attend. J'avais un espoir, tant que vous étiez là. Vous représentiez pour moi l'honnêteté, la droiture. Je comptais sur vous. Puisque vous me laissez, puisque vous m'abandonnez, c'est fini.

Une rage prend Durtal. Il n'est quand même pas marié à ce Silas. Depuis quand une bonne action donne-t-elle à son bénéficiaire des droits sur vous ?

« - Mais Silas, je ne vous laisse pas, je ne vous abandonne pas. Je prends seulement mon congé comme il est normal.

- Oui, Monsieur Durtal, c'est normal. Mais j'espérais quand même autre chose. »
Le métis a déjà disparu.

« Laisser, abandonner » ces mots résonnent en Durtal. Pourtant il ne peut pas ne pas obéir au Gouverneur. Pourquoi son départ a-t-il soudain ce goût de désertion ?

°

° °

Au moment où l'avion s'envole, Durtal regarde par la fenêtre. Là-bas, contre le poste de douane, c'est Silas, et qui le regarde.

DEUXIÈME PARTIE

Chapitre X

Depuis combien de temps Durtal est-il debout contre un mur ? Le temps n'a plus de mesure pour lui. Le temps, c'est d'abord une douleur qui l'a pris dans les tendons, qui a peu à peu remonté dans la jambe, a rayonné dans les cuisses, s'est étalée dans les reins. Le temps, c'est la crispation des épaules et puis ce nœud autour du cœur. Le temps, c'est la respiration de plus en plus douloureuse, les tempes qui battent et la nausée qui monte aux lèvres.

Les policiers ont bavardé de service, ont bu, ont joué aux cartes. Ils ont ouvert la porte. Un courant d'air froid a fait grelotter Durtal que gagne le fièvre. Maintenant il claque des dents. Un tremblement lui vient du ventre. Ils vont entendre ses dents claquer. Ils vont le battre encore.

Non...

« -Écoute, dit l'inspecteur à un des policiers, on ne va pas passer toute la nuit comme cela : mettons le dans le cagibi. Demain matin on reprendra l'interrogatoire. »

Le policier, sans brutalité, mène Durtal dans le « cagibi ». Il lui jette ses vêtements en vrac sur le sol, après avoir retiré la cravate et la ceinture, et referme la porte. Un peu de lumière arrive par un imposte au-dessus de la porte. Durtal est enfermé dans un cabinet d'à peu près un mètre sur un mètre cinquante. Pas moyen de s'y étendre ! Tout un bric-à-brac encombre encore le réduit : un lavabo cassé, de vieux papiers, en tas dans un coin, encore un poêle de fonte, tout rouillé, des balais.

Durtal s'effondre sur le tas de papiers. Il voudrait mettre ses vêtements. Ses membres sont trop endoloris. Il pose comme il peut sa veste sur lui pour avoir moins froid.

Il tremble. Il tremble toujours. Il grelotte. Ses dents claquent. Elles claquent si fort qu'on doit les entendre de partout. Elles remplissent la nuit de leur grincement. Tout l'édifice en résonne.

S'il osait crier. Il devrait réfréner ce cri qui monte de son ventre. S'il crie, ils reviendront, ils le battront encore, ils le mettront debout.

Et puis Durtal sombre dans une demi-inconscience. Il est encore dans l'avion qui les emporte vers la France, Marie et lui. Cet écoeurement, oui, c'est cela... la traversée est mauvaise, l'avion secoue. Durtal a le mal de mer. Il s'est recroquevillé au creux de son fauteuil. Dans cet espèce de coma le poursuit la vision du métis. Non pas le Silas vaniteux, bouffi de prétention, qu'il a connu autrefois, mais le Silas des derniers jours, avec ses yeux nobles et tristes, son nez comme allongé entre ses joues creuses et qui pendent, ses joues bleues, imparfaitement rasées.

Et pourtant, comme ils furent bons, les premiers jours en France, après la colonie. Durtal et Marie avaient passé une quinzaine à Paris. Lui était extrêmement absorbé par les missions dont

l'avait chargé le Gouverneur. C'est si difficile à faire comprendre dans une métropole, les besoins d'une colonie ! Marie parcourait les magasins. Elle semblait heureuse, détendue. Jamais elle n'avait plus reparlé des négresses. Tout cela semblait faire partie de la colonie, abandonné avec elle.

À la fin du jour, ils sortaient ensemble, goûtant ces merveilles presque oubliées : le printemps et le crépuscule. L'air divinement bleu s'étoilait de parcelles d'or. Les marronniers neigeaient leur floraison. Les Tuileries et les Champs-Élysées sentaient une bonne odeur de terre humide. Souvent Durtal et Marie suivaient les quais. Les peupliers y étaient aussi dorés qu'à l'automne. Paris, dans la gloire de ses palais, défilait devant la Seine. Il faisait doux. Tout le monde flânait, rêvait. Dans un pays où personne ne vous connaît, les amoureux marchaient tranquillement enlacés.

Puis ils étaient repartis pour Noirmoutier. Durtal y avait retrouvé les plaisirs de son enfance, et, avec eux, comme une espèce d'innocence. Marie et lui pêchaient ou plutôt chassaient la crevette. Ah ! les matins précis sur la mer ! Azur dans le ciel, azur sur l'eau et seules quelques voiles blanches. Les flots luisants et lisses comme un immense satin, la côte lointaine flottant entre le ciel et la mer, le paysage était une coupe de silence. Ils chassaient de mare en mare les crevettes, les poussant vers leurs filets bleus. Parfois ils restaient assis sans rien dire, tout à la torpeur d'un soleil qui ne brûle pas, abandonnés à cette nature sans maléfices.

Le bonheur avait duré deux mois. L'affaire Silas était aussi irréaliste pour Durtal que les tornades des Tropiques, relégués là-bas dans la Colonie. Il n'y pensait presque jamais. Une fois même Marie et lui étaient entrés dans une chapelle d'ordinaire fermée, une pauvre chapelle tout nue avec deux ou trois vilaines statues de plâtre et des vases or et blanc pleins de fleurs artificielles, de fruits en coton et de feuillages de cuivre. Au mur, une image avait attiré le regard de Durtal. Où l'avait-il vue ? Ah ! oui, à la colonie. Ce jour où plein d'angoisses il était entré à l'église. Mais à présent ce visage ne lui disait plus rien, malgré ses yeux nobles et tristes. Ce n'était plus pour lui qu'une bizarre photographie. « La Sainte Face du Suaire de Turin », lut-il sous l'image.

°
° °

Deux mois de simple bonheur, et puis il avait reçu une lettre de la colonie, une lettre d'Orrac. Elle lui contait tous les potins. Après l'avoir lue, Durtal la tendit à Marie. Celle-ci prenait plaisir à toutes ces petites histoires. Durtal sentit sourdre en lui une irritation. Avec cette lettre remontait par bouffées la vieille angoisse : qu'était-il advenu de Silas ? Durtal éprouvait une sorte de remords ; depuis deux mois il n'y avait plus pensé ! Cet oubli lui semblait avoir aggravé le sort du métis. C'était un abandon, une désertion.

Le même courrier contenait une lettre du Père Aupois. La dissimulant à Marie, Durtal monta la lire sur la dune.

Après quelques indications sur ses travaux, le Père écrivait :

« ...Je sais que vous vous êtes intéressé à Silas et que vous avez tenté de le sauver. Hélas ! vingt-quatre heures après votre départ le métis a été arrêté. Je crois que la police n'a pas eu la main particulièrement douce avec lui.

« Un peu en souvenir de vous, je suis allé le voir. J'y ai éprouvé quelques difficultés. On prétendait qu'il était au secret. En haussant le ton j'ai réussi quand même à passer, tempêtant et menaçant d'en appeler au Gouverneur. Je suis, vous le savez, aumônier de la prison.

« J'ai trouvé ce malheureux Silas dans un triste état et j'ai compris pourquoi on ne voulait pas que j'entre. Voilà trop longtemps que je fréquente cette prison pour m'émouvoir encore de sa misère. Chaque fois que j'en reviens, je suis couvert de vermine. Pourtant j'ai

été vraiment ému de l'état dans lequel j'ai trouvé Silas. Il a tant maigri que ses yeux paraissent, comme disent les bonnes femmes, manger sa figure. Sur son visage, la trace des coups était visible. Contre tous les règlements, on l'a entravé. Quand j'ai protesté auprès du directeur de la prison, celui-ci m'a répondu que le métis voulait se suicider ; mais je n'en crois rien. Je compte en parler au Gouverneur. Malheureusement notre brave Gouverneur n'a pas grand souci de la personne humaine.

« Le métis m'a dit qu'on l'avait horriblement battu, sans même qu'il sache pourquoi ; on ne lui a demandé aucun aveu.

« Tout cela est bien triste. Que le monde serait beau si les hommes avaient seulement un peu d'amour !

« A peine étais-je rentré à la Mission que j'ai reçu la visite d'Armand Durand-Fouques. Visiblement il était préoccupé de ce que le métis avait pu me dire. En quoi Durand-Fouques est-il mêlé à toute cette affaire ? Je n'en sais rien, mais sa sollicitude était louche. Il était inquiet. Cela ne l'empêchait pas de dresser avantageusement sa tête au-dessus de sa grosse poitrine et de chercher désespérément autour de ma case une glace où il pût se regarder.

« Je l'ai laissé dans une complète incertitude sur ce que m'avait dit ou ne m'avait pas dit Silas. Aussi s'est-il lancé dans une explication affreusement embrouillée où les constructions du port étaient mêlées à des affaires d'arachides. Je n'y ai rien compris, mais je livre ces confidences à vos méditations.

« Durand-Fouques est d'ailleurs maintenant passionné de l'agrandissement du port, après en avoir été l'adversaire. Il a organisé un Comité – dont il est bien entendu le président ! - Il ne décolle plus de chez le Gouverneur ; ce qui ne l'empêche pas de se répandre en plaintes contre lui... mais parce que le Gouverneur ne remue pas assez la rue Oudinot pour activer les constructions du port. Cela est bien incohérent.

« Tout le monde vous regrette ici et on attend avec impatience votre retour. Mais, avant de nous revenir, reposez-vous bien. Ne vous préoccupez pas de votre travail. Didelot remplit convenablement son office et applique vos méthodes. Vous retrouverez tout comme vous l'avez laissé.

« Votre maison sert en ce moment pour loger des personnalités de passage. J'espère que les collections de Madame Durtal ne leur donnent pas le cauchemar.

« A bientôt, cher Monsieur Durtal, ne nous oubliez pas complètement et croyez à mes sincères sentiments d'amitié. »

P. Aupois
prêtre

« PS Je vous fait porter cette lettre par un missionnaire qui rentre en France ; la police ne la lira pas. »

Devant Durtal la mer s'étend merveilleusement calme, si lisse que s'y reflète les balises et les rochers. Dans l'air candide les maisons ont l'innocence de jouets d'enfants. Aucun nuage au ciel, aucun son n'altèrent l'immobilité du matin. Si pur le silence qu'il semble à Durtal que d'un bout à l'autre de la plage on entendra battre son cœur. Quelle angoisse a provoqué cette lettre !

Les deux mois de repos sont abolis soudain. À la vieille anxiété s'ajoute un sentiment de culpabilité et d'impuissance. « - Pourquoi suis-je parti ? » se dit Durtal. « Pourquoi ai-je laissé Silas en proie aux policiers ? Si j'étais resté à la colonie j'aurais pu le défendre. »

En vain se répète-t-il qu'il a quitté la colonie par ordre : le Gouverneur n'est pas homme à admettre qu'on discute. Si vive est l'angoisse que Durtal a l'impression que Silas souffre à cause de lui... à sa place du moins.

Et puis que faire ? Comment à présent venir en aide au métis ? En quelques minutes des plans absurdes se succèdent dans son esprit. Repartir immédiatement pour la colonie ? Alerter le ministère ? Engager une campagne de presse ? Mais qui s'intéresserait jamais à un métis indéniablement coupable ? Maintenant que le Gouverneur a gardé le billet de Durand-Fouques, aucune preuve ne reste contre celui-ci. Toute campagne serait immédiatement étouffée.

°
° °

Durtal grelotte sur son lit. Une terrible crise de paludisme l'anéantit. Et tout, autour de lui, se peuple de fantômes. Silas est là ; il est entré dans la chambre, silencieux comme toujours. Personne ne l'a vu venir. Personne n'a pu l'arrêter. Pourquoi est-il là ? Pour se plaindre ou pour se venger ? Il ne dit rien, mais il écarte son pagne et sa chemise, dénude un corps ensanglanté par les fouets – un corps vraiment décharné, avec au côté gauche une profonde plaie. Il présente à Durtal des mains et des pieds troués. Son visage porte de profondes entailles. Son visage ? Exactement celui que Durtal a vu dans les églises, avec cette même expression de noble reproche.

Et Durand-Fouques est là aussi. Et le Gouverneur. Ils sont dans la chambre, tous les trois, penchés sur le lit de Durtal. Et Durtal apostrophie Durand-Fouques. Il voudrait lui hurler sa haine. Et puis il le supplie de se dénoncer. Mais les mots s'étranglent dans sa gorge. Ils ne dépassent pas le rebord des lèvres.

Et Durand-Fouques rit. Il rit. Il rit. Et le Gouverneur rit aussi : « La chicote, c'est un bon moyen, dit Durand-Fouques. Vous voyez bien qu'il fallait prendre la chicote. Vous voyez bien qu'il fallait s'en servir. - Moi, je n'en sais rien, je ne veux pas savoir, répète le Gouverneur. Et tous deux éclatent encore de rire, pendant que Silas hurle et qu'il appelle Durtal.

Durtal veut se lever. Il va partir pour la colonie. Tout de suite, tout de suite. Mais la colonie est pleine de négresses. Elles le retiennent sur son lit. Elles l'y attachent. Elles le serrent. La chambre est pleine de négresses, de négresses toutes nues qui singent les gestes de la copulation. Le Gouverneur et Durand-Fouques se prennent par le bras, et ils dansent ensemble autour du lit de Durtal.

Et tous battent Silas. Durtal voudrait les arrêter. Mais ils le tiennent sur le lit. Il voudrait appeler. Impossible. Aucun son ne sort de sa gorge.

Et puis Durtal ne voit plus que les yeux de Marie. Deux yeux agrandis, sans visage. Deux yeux immenses, pleins d'angoisse, si grands qu'on ne voit plus rien d'autre.

Et les yeux aussi s'éteignent, disparaissent. Seuls demeurent le métis, et son regard plein de reproche.

Chapitre XI

La maison de son enfance, la chambre, celle qu'habitaient ses parents quand il était petit, se recomposent autour de Durtal. Marie est là, assise en face de lui. Elle sourit d'un brave sourire de petite fille malheureuse. Par la fenêtre grande ouverte entrent, avec un rayon de soleil, des bruits familiers : la pompe grinçante du village, le hennissement d'un cheval, le crissement d'un pas sur le chemin.

Durtal essaie de parler : « -Tais-toi, mon chéri, lui dit Marie. Tu as eu un bon coup de palud, c'est fini. Repose-toi. » Elle lui tient la main. Il fait bon. On voudrait demeurer toujours ainsi. Que pour toujours la vie soit faite de quelques sons calmes et du brave sourire de Marie. On voudrait...

Durtal referme les yeux. Mais au fond de lui cette angoisse. C'est comme s'il était couché sur une pierre. Silas, Durand-Fouques : ces visages tournent dans sa mémoire.

« - Ne t'agite pas ! » C'est Marie qui parle. Il fait bon entendre sa voix. Il fait bon sentir sa

main. Cela seul le défend contre l'angoisse.

°
°°

Voici quatre jours que Durtal est guéri. Il se sent encore un peu faible. Dès qu'il marche, il transpire et sa tête bourdonne.

Pour le moment il est assis sur la terrasse, devant la mer. Quelques nuages se reflètent en cernes violacés, moirent de taches sombres l'étendue vert pâle. Le temps est beau pourtant. Un vent vif rebrousse la cime des pins et gonfle d'une courbe pleine les voiles. Des voix d'enfants montent de la plage.

Marie passe et repasse. Elle met le couvert. Durtal ose à peine la regarder. Depuis qu'il est rétabli il se demande ce qu'il a pu dire dans son sommeil. Que Marie sait-elle au juste de son angoisse ?

« - Écoute, mon chéri, lui dit-elle soudain, je voudrais savoir... comprendre ce qu'est cette affaire Silas qui te trouble si fort. Dans ton délire tu ne parlais que du métis. À la Colonie, avant notre départ, j'ai bien remarqué que tu le rencontrais très souvent. J'ai bien vu que de graves ennuis te désaxaient. Ton brusque départ y est lié, j'en suis sûre. Aurais-tu des ennuis vraiment graves ?

- Non, je n'ai pas d'ennuis graves. J'ai failli en avoir, à propos de Silas. Tout s'est merveilleusement arrangé. Même j'ai rendu service au Gouverneur et il m'en sait gré. Mais je suis inquiet, c'est vrai. La police a arrêté Silas, à la suite d'une affaire de trafic d'armes. Elle l'a torturé, elle le torture. Je crois que j'aurais pu éviter ces sévices.

- Comment cela ?

- Silas n'est qu'un comparse. Le vrai coupable, c'est Armand Durand-Fouques. J'en ai eu la preuve matérielle, écrite : un billet de lui. Le Gouverneur s'en est emparé pour mettre Durand-Fouques dans son jeu. Il m'a expédié à Paris pour que je ne me mêle plus de cette histoire.

- Mais tu n'y es plus pour rien. Le métis n'a malgré tout que ce qu'il mérite. Pourquoi te tourmentes-tu ?

- Je me demande... Ah ! je ne sais plus. Cette affaire me poursuit. Je cherche un moyen de coincer encore Durand-Fouques.

- Ne t'en mêle donc pas, mon chéri, tu ne sauveras pas le métis et tu n'en tireras que des soucis. »

C'est vrai... C'est vrai... Et pourtant...

- Écoute, Marie, je voudrais rentrer à Paris. Ici je me ronge. À Paris je pourrai faire quelque chose : voir le Ministre, par exemple, ou tout au moins Lherminet, son Directeur de Cabinet.

- Mais pas tout de suite, je pense.

- Pourquoi pas tout de suite ?

Discuter précise la résolution de Durtal. Comme il voudrait être à Paris, agir, voir le Ministre, voir n'importe qui, mais que cesse son atroce anxiété.

- Mais tu ne peux pas sortir tout de suite, mon pauvre chéri. Tu n'es absolument pas en état. Cette crise de palud a été plus grave que tu ne crois. On a craint une bilieuse. Il faut d'abord te remettre. Tu n'es même pas capable de discuter sérieusement en ce moment. Vois, tu trembles à nouveau, comme si la fièvre te reprenait. Je regrette bien de t'avoir fait parler de tout cela.

- Mais, Marie, pense, si le métis allait mourir dans sa prison ?

- Pourquoi veux-tu qu'il meure ?

- Le Père Aupois m'a écrit que Silas était très mal.

- Tu ne m'avais pas parlé de cette lettre. »

Marie a repris cette expression fermée qu'elle a toujours quand elle parle du Père. Durtal

s'excuse :

« - C'est le jour où je suis tombé malade que je l'ai reçue. Je n'ai pas eu le temps de la montrer.

- Mais que dit-il ce curé de malheur ?

- Oh ! rien. Simplement que Silas est en prison, qu'on le bat et qu'on l'a enchaîné.

- Qu'en sait-il ? On parle tant à la Colonie !

- Mais il est aumônier de la prison.

- Écoute. Cela ne sert à rien de te mettre en pareil état. Quand tu seras mieux, nous irons à Paris. À ce moment-là tu verras ce que tu pourras faire ; pour le moment tu n'es bon qu'à te reposer. »

°
° °

Trois semaines encore, trois semaines coupées d'accès de fièvre. Trois semaines où chaque matin Durtal s'est dit qu'il partirait le jour même à Paris, puis est resté, accablé par le sentiment de son impuissance. Et puis sans cesse le regard de Marie posé sur lui. Une tendre inquisition l'entoure, le lie. Jamais ils n'ont reparlé de Silas, mais Durtal sent bien que Marie pense sans cesse aux confidences qu'il a laissé échapper. Il sait aussi qu'elle ne comprend pas son angoisse. Elle s'en émeut seulement.

Il n'éprouve de repos qu'en marchant au long de la mer. Ces soirs gris surtout, ces soirs désespérés où roulent les nuages. Plages sales des marées basses, avec des lignes de varech où grouillent les poux de mer et les rochers bruns découverts. Des mouettes tournent, criant de faim. Ces soir atroces, Durtal les aime. Ils lui apportent du fond de son enfance je ne sais quel accord avec une souffrance prédestinée.

Il rentre. Une lampe tempête brûle sur la table. C'est comme à la colonie et dans son angoisse Durtal se demande si le métis ne vas pas apparaître.

°
° °

Un jour il est parti. C'est absurde. Au mois d'août plus personne n'est à Paris. Durtal le sait bien, pourtant, que ce mois-là on ne peut agir.

Paris les accueille avec un précoce visage d'automne. Déjà sont roux les marronniers. Déjà leurs feuilles grincent sur l'asphalte à chaque coup de vent. Un Paris complètement insolite, peuplé d'étudiants anglais, de scouts écossais en kilt, de jeunes filles à Baedeker. Un Paris entièrement vide, et pourtant ils ont eu bien du mal à trouver une chambre dans un petit hôtel près de la Rive gauche, près des quais, l'hôtel de Budapest : un vieil hôtel, tout en hauteur, avec un escalier comme une échelle de phare. Leur chambre est au septième. Elle domine un océan figé de toits, où flottent quelques coupoles, le Panthéon, le Val de Grâce, les Invalides, balises pour on ne sait quel vaisseau-fantôme.

Dès le premier matin, Durtal se rend au Ministère de la France d'Outre Mer, rue Oudinot. Neuf heures, au mois d'août ! Aucun planton. Avec son mobilier disparate, ses bouddhas rutilants sur des consoles Jules-Grévy, son faux luxe dépenaillé, le Ministère évoque une maison close démodée. Durtal s'y rappelle – comme un remords – ses plaisirs pauvres d'étudiant. Dans le salon d'attente, les mégots de la veille, cernés de brun, s'entassent dans un cendrier. Fauteuils de velours rouge, murs tendus de reps rouge, la République s'est meublée comme une maquerelle de province.

Enfin un huissier, avec sa chaîne, mais la braguette déboutonnée : « - Je voudrais voir le Ministre » dit Durtal.

« - Le Ministre ? » Et le factionnaire regarde Durtal avec méfiance. « - Vous voulez voir le

Ministre ?

- Mais oui, je voudrais voir Monsieur le Ministre, insiste Durtal.

- Il n'est pas là. Il est en vacances.

Sans même que Durtal ait pu ajouter un mot, l'huissier a déjà disparu.

À quoi bon rester au salon d'attente ? Durtal descend dans la cour, entre dans un des bâtiments. D'une fenêtre il aperçoit le cabinet du Ministre dont on fait le ménage : quelques beaux meubles de citronnier, mêlés à des fauteuils 1920, couverts de tapisserie vomi d'ivrogne ; d'autres fauteuils, modernes ceux-là, en cuir de crocodile ; tout un assemblage disparate, comme si à chaque crise ministérielle son occupant avait laissé dans ce cabinet un souvenir personnel. Aux fenêtres flottent dans les courants d'air des rideaux de guipure, ainsi en voyait-on chez nos grand'mères.

Sur une porte une carte de visite, épinglée avec une punaise : Pierre Germain, administrateur des Colonies. Sans frapper Durtal pousse la porte. Germain est là. Ils sont sortis de le même « promo » à « Colo ». Ils se serrent la main.

« - Alors, mon vieux, quel bon vent t'amène ? lui dit Germain.

- Vois-tu, je suis en vacances...

- Ah, tu as bien de la veine, l'interrompt Germain. Moi je suis seul ici. Cette cambuse est complètement vide. Tout me retombe sur le dos.

- J'aurais voulu voir le Ministre.

- Il n'est pas là.

- Oui, je le sais... Ou bien son Directeur de Cabinet.

- Lherminet ? Il n'est pas là non plus. Mais dis donc, tu fréquentes les grands de ce monde ! C'est pour ton avancement ?

- Non, une affaire personnelle... Quelque chose d'important.

- Alors, vois Lherminet plutôt que le Ministre. C'est lui qui décide tout ici. Le Ministre rentre dans trois ou quatre jours. Mais cela ne servirait à rien de le voir. D'ailleurs il ne te recevra pas. Il est tellement empoisonné par les parlementaires ! Ils ne lui f... pas la paix une minute. Si tu veux un résultat, vois plutôt Lherminet.

- Mais quand rentre-t-il, ton Lherminet ?

- Dans quinze jours, je pense. Tu sais que maintenant il n'a plus qu'une idée en tête : l'Institut. Omer Lherminet, Membre de l'Institut, tu vois cela ! »

Germain s'étouffe de rire. Durtal sent que tous les potins de la maison vont dévaler sur lui s'il reste. Il se lève.

« - Tu t'en vas déjà ? D'ailleurs tu as raison de voir Lherminet. Il ne refusera rien à un vieux colonial comme toi. »

°
°°

L'escalier, avec son tapis rouge et vert, la bordure de cuivre à chaque marche, la chambre banale, pour étudiant, où on ne peut rien ranger... Les valises baillent dans un coin. Tout est hostile. Tout repousse. Durtal rentre accablé.

« - Alors ? » lui demande Marie dès qu'il a passé la porte.

- Alors... Je n'ai vu personne. Le Ministre n'était pas là. Lherminet ne revient que dans quinze jours. Je ne sais que faire.

- Nous n'avons qu'à retourner à Noirmoutier. Nous repartirons pour ici dans quinze jours.

Retourner à Noirmoutier ! C'est impossible, pense Durtal. Ce serait encore désert. Ce serait abandonner Silas. Non, il faut rester. Lutter, il ne sait comment, mais lutter.

Il s'étend sur le lit, sans rien dire, la tête contre le mur.

« - Tu as de la fièvre ? » s'inquiète Marie.

Non, il n'a pas de fièvre, mais simplement cette affreuse angoisse. Ah ! s'il pouvait souffrir, lui ! Il lui semble qu'en endurant des tortures policières il accomplirait un acte de justice.

Ainsi ont commencé quinze jours d'une espèce d'agonie. Ils ne sont pas repartis pour Noirmoutier. Tout le jour, Durtal erre par les rues. Marie n'ose pas l'accompagner. Il la retrouve le soir. Comme elle paraît lasse. Par moments, Durtal s'émeut, se reproche de la torturer.

Presque tous les jours il retourne au Ministère. Il rencontre les uns et les autres. À tous il parle du métier. On l'écoute avec une indifférence polie. On lui dit d'attendre Lherminet.

°
°°

Un soir en rentrant il déclare à Marie :

« - Je n'y tiens plus, je vais écrire au Gouverneur.

- Mais que vas-tu lui dire ?

- Je n'en sais rien... qu'il faut relâcher Silas, qu'il faut arrêter Durand-Fouques ; que toute cette comédie ne peut plus durer.

- Tu crois que cela changera quelque chose ?

- Non ; mais je ne peux rester ainsi sans rien faire.

- Mais tu vas surtout briser ta carrière... »

Soudain, il hait Marie pour cette phrase. C'est cela ! Mettre en balance sa carrière ! Préférer sa carrière à la vie d'un homme !

Sans dire un mot il sort en claquant la porte. Il dévale l'escalier. Il part à travers les rues. C'est l'heure trouble où les réverbères luisent sans éclairer les rues. Il va droit devant lui. Les boutiquiers ont fermé leurs boîtes. Les quais sont déserts. Il pleut. Un vent froid plaque les feuilles mouillées sur les vêtements. Au coin du Pont des Arts, un clochard grelotte sous ses loques.

Les fenêtres : toutes ces maisons avec leurs yeux aveugles et qui regardent quand même. Et puis le paysage paraît se disloquer. Par-dessus le Pont Neuf la place Dauphine se précipite vers le quai. L'immeuble atrocement neuf de la Samaritaine passe d'une rive à l'autre. Les peupliers s'agitent comme des squelettes... les squelettes d'une interminable danse macabre.

Durtal se réfugie sous une porte cochère. Peu à peu tout se calme autour de lui. La nuit est complètement venue. La pluie cesse. Durtal entre dans un petit café. Ce cadre malgré tout familier, avec le percolateur qui brille, le zinc, la patronne aux seins abondants, l'apaise. Il a froid. Il commande un grog.

« - Quel temps ! » dit la patronne.

« - Oui, il fait bien froid pour le mois d'Août, répond Durtal.

- Ah ! oui, on ne se croirait quand même pas au mois d'Août. On n'a pas eu d'été. »

La banalité même de ces propos détend Durtal. Il ne pense plus à rien. À l'envers de la glace, il déchiffre le nom du café : le Globe. Il joue avec la rondelle de citron de son grog. On est loin de tout, ici.

Entre un homme – un visage de mauvais garçon vieilli. Bouche épaisse, joues qui tombent, un nez busqué qui s'empâte, des yeux qui ne regardent pas. Une épave encore. Durtal croirait presque être assis en face de Silas.

« - Dites, patron, grasseye l'homme. Il est bon, le grog ?

- Vous en voulez un ? »

Durtal est heureux de commander ce grog. C'est un peu comme s'il donnait à boire à Silas.

« - Le fait est qu'il est bon, le grog. » L'homme l'a bu d'un trait.

« - Deux autres grogs ! demande Durtal.

- Sans vous commander, j'aimerais mieux un Pernod.

- Alors, deux pernod ! crie Durtal à la patronne.

- Et bien tassés ! ajoute l'homme.

L'alcool réchauffe l'âme de Durtal. Il se sent heureux. Son compagnon a sifflé le pernod d'un coup. Durtal boit le sien par petites gorgées rapides.

- Deux Pernods encore, commande l'homme.

Durtal ne proteste pas. Maintenant, tout est bon ici. Durtal se sent bon, immensément bon. Il est bon aussi, cet homme assis à sa table. Durtal sourit béatement.

Au mur, quelques affiches « PMU ». Elles rappellent à Durtal une histoire assez obscène. Il la raconte à son compagnon.

L'autre s'esclaffe. « - Elle est bien bonne ! » Et il en raconte une autre, d'une incroyable crudité, gestes à l'appui. « - Et puis, tiens, j'en sais une autre encore. Celle-là tu ne la connais sûrement pas. »

Ils se tutoient à présent, unis par une abominable connivence.

Sans qu'on lui ait commandé la patronne apporte encore un pernod. Ni l'un ni l'autre ne le refusent.

Durtal se sent de plus en plus léger, aérien. Il parle. Il raconte à l'homme des tas de choses. Il lui parle de la colonie.

« - Mais pourquoi m'appelles-tu Silas ? l'interrompt l'homme. Je m'appelle Leroux.

- Cela n'a pas d'importance ! lui répond Durtal.

- Elles sont belles, chez toi, les poules ? reprend l'homme.

- Je te crois ! » Et Durtal enchaîne une grande divagation sur les femmes noires.

« - Décidément, lui dit l'homme, tu as l'air d'un bon zigue, et qui la connaît. Tiens, là j'ai des photographies. Pour toi ce ne sera pas cher. »

L'homme passe à Durtal un paquet de photographies obscènes. Cela n'intéresse pas beaucoup Durtal. Il les met dans sa poche.

« - Tu sais, dit l'homme, tu m'as mis l'eau à la bouche. Si on allait au bordel ?

- Mais ça n'existe plus, les bordels.

- Allons donc ! ça n'existe plus pour les naïfs. Mais j'en connais un, un bath. Où on peut tout voir, tout : il y a des petits trous dans les portes. Et puis il y a des poules. Ce qu'elles sont bath. Il y a même une chinoise. Moi je n'aime pas beaucoup les chinoises, c'est trop petit. »

Durtal paie les consommations, et ils partent, bras dessus bras dessous. Ce n'est pas très loin. On monte un escalier assez miséreux. La salle, avec son faux luxe, les femmes, la chambre, avec son divan et ses glaces... Durtal ne se rappelle plus rien d'autre : simplement une cuvette qu'on a posé à côté de lui et dans laquelle il vomit.

Chapitre XII

À l'entrée de l'hôtel, on passe devant une grande glace. Durtal, quelques secondes, se demande quel est ce clochard (barbe d'un jour, vêtement fripés et salis) : lui-même. On dirait qu'on l'a battu. Il se sent dégradé, avili, et il en éprouve une sorte de plaisir triste.

Oui, mais il va falloir affronter Marie. Lentement, très lentement Durtal gravit l'escalier.

Marie est étendue sur son lit, tout habillée. Elle ne s'est pas couchée. Elle n'a pas dormi. Durtal s'attendait à une scène, craignait même la rupture. Marie ne dit rien. Elle aide Durtal à défaire son pardessus, met à chauffer la bouilloire électrique. Pas un mot n'a été prononcé.

Durtal voudrait bien trouver quelque chose à lui dire. Il voudrait demander pardon. Comment faire ? Puis il a peur que s'il parle Marie prenne ses airs d'impératrice offensée qu'il exècre.

Il se met sur le lit. Marie s'étend sur la vieille chaise-longue à l'autre bout de la chambre ;

si elle venait près de lui, s'il pouvait lui tenir la main, l'embrasser, s'expliquer.

Marie dort ou feint de dormir : Durtal ne sait. Vivront-ils ainsi désormais, séparés, exclus l'un de l'autre ?

Durtal s'endort, d'un sommeil lourd, coupé de rêves. Il est dans le salon du bordel, entièrement nu, debout, et on le bat. Et quand il s'aperçoit dans une des glaces, celle-ci lui renvoie l'image de Silas.

°

° °

Et quelques jours passent, mécaniquement. Durtal et Marie jouent leur rôle. Ils se disent des paroles, de commande, échangent quelques propos sur le temps ou sur la bonne de l'hôtel qui ne nettoie jamais la chambre. Marie ne répond d'ailleurs à Durtal que par d'indifférents monosyllabes. Lui traîne ses jours entre la rue Oudinot et l'hôtel de Budapest. Il part le matin avant qu'on fasse les lits : dès qu'il regarde la bonne Marie prend un air de dignité avec des hochements de tête significatifs : « - Je lui ai donné trop de bonheur, se dit parfois Durtal, je l'ai trop préservée de la vie. Elle croit maintenant que le bonheur, son bonheur, est un droit. Comme si on avait jamais droit au bonheur ! Elle ne comprend pas que je souffre. Elle ne comprend aucune souffrance. Elle ne voit rien que sa petite déception. »

Quant à l'affaire Silas, Marie montre désormais l'indifférence la plus affectée. Elle ne répond même pas lorsqu'un matin Durtal lui dit : « - Lherminet est rentré. J'ai rendez-vous demain avec lui. » Gauchement il essaie de lui prendre la main : cette nouvelle le soulage tellement ! Marie enlève sa main : « - Puisque tu tiens à te mêler de cette affaire, tant mieux. » dit-elle seulement.

Durtal est intensément malheureux. Coupé de Marie, il ne trouve plus sens à sa vie. Il aimerait mieux n'importe quelle souffrance physique. Oui, il aimerait mieux être comme Silas et qu'on le battît. Et tout le jour, assis sur son lit, près de Marie qui tricote sans rien dire, il savoure une espèce de nostalgie de s'anéantir. Parfois lui semble, - comme s'il en avait un lointain souvenir, comme s'il l'avait vécu autrefois, peut-être dans une autre vie – qu'il est dans un poste de police et qu'on le bat. Il est debout, seul, contre un mur, les muscles crispés d'immobilité. Les heures se succèdent, interminables, et il faut avouer. Il ne sait qu'avouer, mais on veut qu'il dise quelque chose, quelque chose de très important qu'il ignore.

°

° °

« - Qu'avez-vous de si urgent à me dire, Monsieur Durtal ?

Durtal est en face de Lherminet, dans le bureau exigü où trône le tout-puissant directeur de cabinet. Les Conseillers techniques, le chef de Cabinet, ont d'immenses bureaux. Lherminet préfère cet espèce de réduit, à la porte même du Ministre. Aucune recherche dans le mobilier. Ici encore, comme dans le cabinet du Ministre, les marées politiques ont laissé des épaves disparates. Lherminet y campe. Il a été posé là par accident, semble-t-il. Cet homme soigné semblerait plus à sa place quai Conti, où il brigue un fauteuil, que dans ce débarras politique.

Durtal se sent intimidé. Visiblement Lherminet s'attend à une affaire de première grandeur. Sinon pourquoi Durtal le harcèlerait-il au lendemain même des vacances ?

Et Durtal commence son récit. Il le voudrait clair, mais rapidement il s'embrouille. Sur un papier Lherminet a écrit deux noms : Silas, Durand-Fouques.

« - Monsieur Durtal, l'interrompt Lherminet, au bout d'un moment, je ne vois pas bien en quoi cette affaire nous concerne. Monsieur le Ministre tient à laisser une grande autonomie aux Gouverneurs. Cette histoire semble entièrement du ressort du vôtre. D'après ce que vous m'avez dit, à la colonie on sait parfaitement de quoi il s'agit.

- Mais, Monsieur le Directeur, à qui en appellerais-je, sinon à Monsieur le Ministre ? Je

vous l'ai dit : on ne poursuit pas le vrai coupable.

Enfin, Monsieur Durtal, il y a la justice. Vous-même m'avez dit que ce métis, Silas, je crois, ne vaut pas cher. Sa participation au trafic d'armes est certaine. Certes, si un des coupables échappe à la justice, c'est regrettable ; mais vous-même reconnaissez que la colonie en tire un plus grand bien. Le Gouverneur est maître d'apprécier. Notre tâche ici n'est que de coordonner et de donner une impulsion. Nous ne pouvons entrer dans le détail des affaires. Votre Gouverneur, de votre propre aveu, est adroit et honnête. Que voulez-vous de plus ?

- Monsieur le Directeur, ce métis souffre injustement.

Si nous faisons la philosophie de cette affaire, peut-être avez-vous raison, Monsieur Durtal. Certes, nous devons tout faire pour éviter une injustice. Nous pouvons écrire au Gouverneur que le métis soit bien traité. Peut-être... Je ne sais pas ce que Monsieur le Ministre en pensera. Nous ne pouvons croire a priori qu'il soit maltraité. Vos affirmations sur ce point reposent sur des on-dit. Nous-mêmes avons à faire une autre philosophie : celle du Gouvernement. Elle exige une répartition des tâches. Elle exige que soit abandonnée aux gouverneurs l'exécution d'une politique générale déterminée ici. »

Visiblement Lherminet écoute avec satisfaction son propre discours. Par moments il se lève un peu sur son siège pour se regarder plus commodément dans la glace, au-dessus de la cheminée.

« - Monsieur Durtal, poursuit Lherminet, je relisais cette nuit Montaigne (il prononce Montagne). C'est un bon maître à penser. Il apprend à ne pas trop s'émouvoir. Pourquoi ne relisez-vous pas Montaigne pendant ces vacances ? Un peu de scepticisme ne nuit pas en politique. »

Durtal sent la cause perdue. Et d'ailleurs qu'est-ce qu'une affaire Silas, ici ? Elle est lointaine, irréaliste. La Colonie, ce n'est plus une terre avec des arbres sur la mer, des maisons à terrasse, des hommes qui sont heureux, qui souffrent, qui aiment. C'est un certain nombre de dossiers, quelques statistiques, un petit drapeau sur cette planisphère derrière le Directeur. Silas, vu d'ici, n'est qu'un grain de sable sur une plage.

Que répliquer ? Durtal a bien quelques arguments encore en réserve. Ils ne porteront pas. Eux aussi ne sont pas d'ici. Ils sont de la colonie, de très loin. Ils appartiennent à un univers qu'on n'enferme ni dans les dossiers, ni dans les statistiques. Ils expireront, comme des poissons sur une grève, devant l'immense irresponsabilité des services, cette irresponsabilité que figure si bien Lherminet – raie impeccable, politesse parcimonieuse et un peu de philosophie comme les fioritures des cercueils de luxe.

D'ailleurs Lherminet a déjà commencé à feuilleter un dossier. Durtal sent qu'on lui donne congé.

« - Vous avez encore trois mois de vacances. Reposez-vous bien, Monsieur Durtal. Je sais quel cas on fait de vous à la colonie. Reposez-vous bien pour y reprendre votre service. »

Le Bouddha doré sur sa console, les meubles de faux Boulle, les fresques 1920, tout oscille autour de Durtal. Il entre au salon pour reprendre son chapeau qu'il y avait laissé. Par l'autre porte un personnage sort, petit, replet, avec une poitrine en pointe : Durand-Fouques.

Durtal se précipite derrière lui, mais déjà la porte du Directeur de cabinet s'est refermée.

Durtal hésite. Attendra-t-il ici Durand-Fouques ? Il s'assied. « - Vous attendez encore quelqu'un ? » demande le planton.

« - Oui, ce monsieur qui est chez Monsieur Lherminet. Prévenez-moi quand il sortira. »

Pour se donner une contenance, Durtal feuillette un vieux numéro de « Marchés Coloniaux » qu'il a pris sur la table. « Le Gouvernement a fixé le prix des arachides » lit-il sans comprendre. « Un nouveau navire bananier pour le Cameroun »... « Les événements de la Gold Coast »... Tout cela est irréel, tout est irréel hors de l'image de Silas dans sa prison ; hors, autour de

Silas, la présence imminente d'une torture, hors ce visage supplicié dans l'église.

Et Marie... Soudain Durtal pense à Marie, cette Marie naguère si tendre, si maternelle et soudain figée. En ce moment, dans sa chambre, elle tricote avec une rage butée. Durtal voudrait se précipiter dans cette chambre, se jeter aux pieds de sa femme, lui demander pardon. Ah ! qu'il voudrait poser sa tête sur son épaule et l'embrasser.

Après tout, pourquoi attend-il Durand-Fouques ? Mais dans la cour, ce petit homme qui se jette dans une automobile, n'est-ce pas lui ? L'huissier n'a pas prévenu Durtal. Celui-ci se précipite. L'auto a déjà démarré.

Durtal reprend machinalement son chapeau. Il ne regrette pas trop d'avoir manqué Durand-Fouques. Que lui aurait-il dit ? Une chose le tourmente : que faisait cet individu chez le directeur de cabinet ? Et puis Lherminet le connaissait. Armand Durand-Fouques possédait peut-être là une connivence.

Toujours plus fort, Durtal sent le désir de retrouver Marie. Il ne possède plus qu'elle de stable dans le monde. Elle est son seul port d'attache. Tout le reste a été balayé, comme ces feuilles de platane qui roulent brusquement sur le boulevard des Invalides. L'une d'elle tournoie longuement avant de retomber. Il se sent abandonné, balloté... revoir Marie.

°
° °

Son besoin de voir sa femme, de se réconcilier avec elle à tout prix, est si fort, qu'il monte l'interminable escalier avec allégresse. Il ne sent même pas ce grincement dans la région du cœur qui, d'habitude, le prend vers le quatrième étage.

Il entre brusquement dans la chambre. Marie est debout. Elle boucle une valise qu'elle a posé sur la table. Une autre valise est ouverte sur le plancher. Les affaires de Durtal s'étalent sur le lit.

« - Que fais-tu ? »

Mais Durtal n'a pas besoin de réponse. Il voit sur la table de chevet le paquet de photos pornographiques qu'il a oubliées l'autre jour dans sa poche. Il les y avaient mises machinalement. Il n'y a plus repensé. Marie en rangeant ou en voulant repasser le costume (le fer électrique est lui aussi sur la table de chevet) les aura retrouvées.

Durtal reste debout, sur le seuil. Que dire ? Que faire ? Marie, lèvres serrées, est allé chercher les photos. Elle les jette à Durtal. Les cartes s'étalent sur le plancher. Durtal voudrait parler.

« - Marie... dit-il.

- Ah ! Non ! Tu ne penses pas que tu vas m'attendrir. Tu me dégoûtes, tu entends. Ramasse-les, tes ordures, puisque tu les aimes. Ramasse-les, te dis-je !

Durtal se baisse. Il est là à quatre pattes qui rassemble les cartes.

« - C'est cela, regarde-les bien. Oui, tu les as toutes. Tu peux les compter. »

Durtal voudrait se relever, mais dans son trouble il laisse retomber les cartes.

Marie éclate d'un rire nerveux : « - C'est cela, regarde-les encore. Moi je pars, ne te presse pas. Tu auras tout le temps de les regarder. Ah ! ne me parle pas ! Ne me touche pas surtout. »

Durtal s'est traîné jusqu'à elle. Il se sent grotesque, à quatre pattes sur le sol, avec son gros ventre, parmi ces photos obscènes. Mais Marie devrait comprendre.

Elle se recule dans le coin le plus éloigné de la pièce. « - Ah ! Ne me touche pas, après que tu as traîné avec des putains ! Tu m'as bien abusée, avec tes histoires de Silas et de Durand-Fouques. Ah ! Tu as bien dû rire de moi. Tu me dégoûtes. Et tu m'as toujours trompée... Si ! Ne dis pas le contraire. Je ne te croirai pas. Tout est sali, souillé.

« Et moi qui t'attendais, qui te soignais ; et je m'inquiétais pour toi. Je t'ai tout donné. J'ai

tout sacrifié. C'était si beau l'amour que je t'apportais ! Je n'ai vécu que pour toi. Avoir eu l'amour d'une femme comme moi, et en faire cela, cela... » ajoute-t-elle en piétinant rageusement les cartes.

Durtal reprend peu à peu son sang-froid. Marie a parlé avec de phrases de roman 1900 qu'il exècre. Cela lui rend un peu de ses esprits.

« - Je ne t'ai jamais trompée avant l'affaire Silas ! » hurle-t-il en se relevant.

- Ne parle pas si fort, pour que tout l'hôtel t'entende.

- Mais toi-même, tu glapis.

- Je glapis, je glapis... Ah ! Tais-toi, tu me fais horreur. Je pars, tiens, je pars. »

Fébrilement elle entasse ses affaires pêle-mêle dans la seconde valise. N'importe quoi, n'importe comment.

« - Tu ne me reverras plus. » Elle se concentre pour une suprême insulte : « Pantin ! ».

Avec ses valises trop lourdes, elle s'en va. Machinalement Durtal esquisse le geste de l'aider. « - Ah ! Non ! hurle-t-elle. Tu ne vois même pas ce que tu as d'affreux ! Tu veux m'aider à partir. N'aie pas peur, ce n'est pas long. »

Durtal l'entend qui sous le poids des valises trop lourdes titube dans le petit escalier. Les valises cognent les murs et les marches. Elle sonnent sur les barres de cuivre.

Le bruit cesse. Sans doute un domestique est-il venu à l'aide de Marie. Une bonne passe et regarde furtivement par la porte demeurée ouverte. Durtal n'a même pas la force d'aller fermer.

Il reste là, une heure peut-être. Immobile, assis sur le lit, fixant une carte postale épinglée au mur par des punaises, reste d'un ancien locataire. Il devrait se lever, ranger un peu cette chambre, réfléchir, comprendre. Il ne sent qu'un grand vide, un grand vide en lui, un grand vide autour de lui... et puis une espèce d'affreuse paix. Plus rien n'a de sens. Tout est stupide : ce lit ouvert, le pyjama sale en rond au milieu de la pièce. Marie a oublié son tricot sur la commode, son éternel tricot dont elle comptait toujours les mailles quand il voulait lui parler.

« - Monsieur, je dois faire la chambre. »

La bonniche le regarde curieusement ; sans qu'il ai répondu ni esquissé un mouvement elle apporte son balai et sa pelle. Il faut sortir.

Durtal marche par les rues. Nulle part où aller. La vie s'est effondrée autour de lui comme un pan de mur. Rien que le vide.

Chapitre XIII

Huit jours se sont écoulés. Huit jours atroces. Durtal ne savait pas à quel point sa vie était attachée à celle de Marie. Parfois, au soir d'une dispute – tout désemparé – il l'avait ressenti. Il éprouve maintenant qu'il n'a vécu qu'avec Marie. Il voudrait parfois repartir, inventer une nouvelle vie, mais par quoi, pour quoi ?

Le jour il erre à travers Paris. Il marche. Parfois, harassé de fatigue, il s'assied sur un banc. Il y reste une heure, deux heures, il ne sait combien de temps. De quoi a-t-il donc l'air ? Les passants le regardent. Alors il repart, puis s'effondre sur un autre banc.

Le soir, il retourne vers ce petit bar, le Globe, aux environs du Pont Neuf. Il s'y sent un peu comme chez lui. Depuis le premier jour les percolateurs, les affiches, composent une atmosphère familière. La patronne le connaît. Elle le salue d'un sourire aimable.

Quelques ouvriers entrent rapidement, commandent un vin blanc, repartent. Ils ne font pas attention à lui. Une vieille femme de ménage, appuyée sur le zinc, commente les événements politiques. « - Chez les Russes, cela ne se passe pas comme cela » conclut-elle toujours ses tirades de doléances. Tout cela est sordide, étouffant, et pourtant c'est le meilleur moment de la journée.

Durtal boit. Il ne boit pas pour se griser ou pour oublier. Il boit pour avoir un prétexte à

rester dans le petit bar. Quand la nuit est tombée, vient Leroux, le marchand de photos pornographiques, l'entraîneur du bordel. Il s'assied en face de lui et parle tout seul. Ce qu'il dit est ignoble : ce sont des histoires de filles, de pédérastes, de voyeurs. Elles écœurent Durtal ; mais c'est bon d'entendre une voix déjà entendue.

Alors, ensemble comme le premier jour, ils vont jusqu'au bordel. Durtal y entre, sans attrait, simplement pour ne pas retourner chez lui, pour ne pas être seul. Les filles le connaissent bien à présent. Comme il est toujours un peu essoufflé, elle l'ont surnommé « la pompe à vapeur ». Il monte avec n'importe laquelle, celle qui est libre. Souvent il s'endort sans avoir fait attention à elle.

Quand il rentre à l'hôtel, dans la grande glace du rez-de-chaussée il aperçoit son visage – ce visage mal rasé, ces vêtements sales et mal attachés – tout ce qui reste de lui.

°
°°

Une fois de plus Durtal s'est effondré sur un banc. Jamais le jour ne lui a paru si atrocement vide. Un balayeur pousse un balai grinçant sur le trottoir, écartant des feuilles que le vent ramène aussitôt. Une jeune femme traîne un enfant par la main, le gifle, puis aussitôt le couvre de baisers. De tout jeunes gens s'embrassent sans conviction, pour faire comme au cinéma. Tout est illusoire, inutile, contradictoire. « - La vie est absurde. » pense Durtal.

Un homme d'affaire, courtaud, descend d'une auto et s'engouffre dans une porte cochère : Durand-Fouques. Qu'importe ! pense Durtal. Durand-Fouques ressort quelques instants après. Durtal n'aurait qu'un geste à faire pour lui parler. Et puis, à quoi bon ? Tout a si peu d'importance à présent.

Durtal se lève. Il faudrait aller déjeuner. C'est assommant d'y aller toujours trop tard. On trouve des nappes sales, des tasses à café avec des mégots qui nagent dans la soucoupe. Un relent de grillon refroidi empuantit la pièce. Les femmes sont laides, congestionnées par le repas. Les hommes ont des expressions hébétées. Et tout cela sourit d'un sourire repu.

Durtal s'assied devant les croûtons de pain et les pelures de fruits. Il ne reste jamais du plat qu'il a commandé. Finalement il mange presque chaque jour des œufs qui lui empâtent l'estomac et des gâteaux - ces gâteaux ramollis que les petits restaurants achètent en solde quand les pâtisseries ne veulent plus les écouler dans leurs boutiques.

Le soir, Durtal ne dîne pas. Il aime mieux boire, au Globe. S'il a faim, il prend sur le comptoir un des œufs durs peints en rouge.

Ainsi ce soir. Mais Leroux arrive un peu plus tôt que de coutume, commande les pernod et s'assied. C'est la première fois que Durtal le voit à la lumière du jour. L'autre se penche vers lui. Durtal peut distinguer chaque particularité de cette chair comme émaciée par le vice. C'est une caricature de l'ascétisme. La peau est sèche, blanchâtre, mais sous les yeux de petits vaisseaux éclatés composent un cerne violacé. Ils tracent sur chaque joue un dessin compliqué, comme dans les géographies les cartes fluviales.

« - Tu te rends compte, dit Leroux, si ce soir on faisait une vraie noce. On irait au restaurant, puis au théâtre. On n'ira que plus tard pour voir les filles. Je ne veux pas y aller trop tôt. Il y a une histoire de police à laquelle je ne veux pas me mêler. »

L'homme, pour convaincre Durtal, s'est penché encore plus près. Durtal absorbe tout son haleine.

« - Et puis, tu sais, poursuit Leroux, comme tu es mon pote, ce soir c'est moi qui te régèlerai.

- Tu as de l'argent aujourd'hui ?

- Oui, je t'expliquerai comment. Mais je ne tiens pas trop à rester ici. Viens. »

Puisque cet homme est son ami, son seul ami, pourquoi ne pas le suivre ? pense Durtal.

Tandis qu'ensemble ils passent par les rues presque obscures de la rive gauche, les petites rues avec leurs réverbères vieillots, l'autre lui dit :

« - Tu sais, on va aller dans un restaurant vraiment bath, un restaurant pour gens riches, et puis là tu auras une surprise. Mais tu voulais savoir comment j'avais du fric. À toi je vais te le dire. »

L'homme s'est encore rapproché. Durtal sent son haleine fade, voit en détail la série des dents noires et jaunes. Il tente de se dégager un peu.

« - Oui, à toi je vais bien le dire, puisque tu es un pote et que tu ne connais pas les autres. J'ai touché une prime.

- Ah ! Oui ?

- Oui.. une prime, à la police. »

Durtal ne comprend pas immédiatement. Ah ! si ; c'est un indicateur de la police. Quel dégoût ! Durtal reste pourtant. Où irait-il ? « - Cet homme est mon seul ami... » se répète-t-il avec une sorte de délectation cruelle.

L'autre le fait entrer chez Lipp. Durtal a un mouvement de recul. S'il allait rencontrer un collègue du Ministère ? Mais Leroux l'a déjà entraîné vers une table où sont assises deux femmes trop grasses, les lèvres déformées par des virgules de rouge qui remontent presque jusqu'au nez, la chevelure dressée en pyramide au-dessus du front.

« - Tiens, s'écrie d'une voix perçante l'une d'entre elles, tu ne m'avais pas dit qu'il y aurait « la pompe à vapeur ». C'est marrant.

- Voilà la surprise, dit Leroux à Durtal. »

La surprise, en effet... deux des filles du bordel.

« - Je les ai fait venir, poursuit Leroux. J'ai pensé que ce serait plus marrant. On va faire une vraie noce. Et c'est moi qui régale tout le monde. Allez, mes pigeonnnes, qu'est-ce qu'on va se taper ! »

Singeant les viveurs des films, l'homme commande le dîner. « - Mais avant on prend l'apéro. Apportez-nous quatre pernods. Et bien tassés, ajoute-t-il. »

Durtal sent que des autres tables on les regarde. Quel amalgame, ces deux poules, ce souteneur vieilli et crasseux, et lui, un peu sale et défraîchi désormais, gardant pourtant une allure de fonctionnaire correct.

« - T'as pas l'air de t'amuser, lui dit Leroux. Pourtant, ce soir, on rigole. C'est pas tous les jours fête. Garçon, encore des pernods ! » hurle-t-il à travers le restaurant.

L'alcool remonte Durtal. Il se sent léger, presque gai. Après les pernods, le vin du Rhin, puis le Bourgogne... Il ne sait pas très bien ce qu'il mange, mais la salle est bonne et chaude, avec ses glaces, ses céramiques 1900, ses tables de marbre et ses buveurs de bière.

« - Y a pas à dire, répète Leroux, c'est rudement bath ici. On sent que c'est de la vraie haute. »

Les poules s'essaient à manger « en grandes dames ». Elles écarquillent leurs doigts au point de ne plus pouvoir tenir leurs fourchettes. Cela ne les empêche pas de mâcher la bouche ouverte ni de faire grincer leur langue sur leurs dents. L'une d'elle, celle que Leroux appelle Carmen, s'efforce de détacher sa gaine.

« - C'est bon d'être entre copains, ressasse Leroux, entre types qui se comprennent. Tout à l'heure, on va aller dans un théâtre, dont je connais la direction : on m'a donné des places, des bonnes, des fauteuils d'orchestre.

- Mince ! s'écrie une des filles en se tapant sur la cuisse.

Leroux paie, laisse un pourboire démesuré qui leur vaut d'être reconduits jusqu'à la porte par le garçon obséquieux et narquois. Ils montent dans un taxi, pour le théâtre. Leroux chatouille

les filles, passe la main sous leurs jupes. Pour ne pas détonner Durtal fait comme lui – avec dégoût. Il a bu trop d'alcool et voudrait vomir.

« - Ah ! ces petites-là, on en a fait des marrantes avec elles... » Et Leroux, un peu hoquetant, se livre à une description – horriblement précise – des orgies misérables du bordel. « - Ah ! on en fera encore avec toi, tu verras. » Leroux, passant son bras autour du cou de Durtal, lui éructe en plein visage.

Le théâtre... un affreux music-hall sur les boulevards extérieurs. Des chansons obscènes, chantées faux. Sur la scène, des femmes nues, minables. La salle est petite. Ils sont au premier rang. Ils peuvent dénombrer les cicatrices d'appendicite.

« - Je trouve que je suis mieux roulée. C'est pas ton avis, mon gros loup ? dit Carmen à Durtal.

Durtal voudrait fuir, se coucher, être seul dans le noir. Pas moyen... Et puis pourquoi ? Il n'y a plus rien d'autre. C'est sa seule vie, à présent.

« - Tu pleures ? lui dit Carmen. T'en fais pas. J'ai eu une copine comme ça. Quand elle avait bu ou qu'elle était heureuse, elle se mettait à chialer. »

°
° °

Durtal se réveille avec un sentiment de désespoir, comme s'il était muré. La soirée d'hier lui revient en mémoire, Lipp, le music-hall, et après – après, ce fut encore plus ignoble.

Durtal enfonce la tête dans son oreiller. Il voudrait dormir encore, dormir toujours, ne plus jamais penser.

On frappe à la porte. « - Monsieur n'est pas levé ? C'est que je voudrais faire la chambre.

- Je suis un peu souffrant. Je ne me lèverai pas aujourd'hui. Tant pis, ne faites pas le ménage. »

La bonniche le regarde avec ironie, puis referme la porte.

Durtal s'enfonce dans l'oreiller. Pourquoi se lever, pourquoi vivre. Tout son passé mort, mort pour rien. Et ce présent abominable. Ma vie est dénuée de tout sens, se répète-t-il. Je ne retournerai pas à la colonie. Je prendrai ma retraite, et je pourrirai. Je n'ai plus rien, je ne suis rien. Je n'ai même jamais rien été, puisque tout est mort, puisque rien n'a aucun sens.

Chapitre XIV

Une voix submerge le silence, l'emplit jusqu'à ses extrêmes limites. À travers le demi-sommeil où il est enlisé, elle gagne Durtal. Elle le pénètre. Une harmonie douloureuse règne dans son corps et dans son esprit. Cela le comble de paix, d'une grave et triste paix.

La Passion selon Saint-Jean... il la reconnaît. Ce souvenir le reporte à ses années d'étudiant. Marie n'aimait pas Bach. Quand elle en parlait, elle se faisait agressive. Voilà bien longtemps que Durtal n'a pas entendu la Passion.

La musique vient d'un pick-up dans la chambre voisine. Les étudiants sont rentrés. L'hôtel, si calme et silencieux avant le départ de Marie, est maintenant plein de leur tumulte. À chaque étage résonnent des airs de jazz. Des garçons et des filles circulent dans l'escalier.

Le voisin de Durtal a posé un autre disque : c'est Mozart et son frémissement de source claire. Les notes fusent, limpides, innocentes – si pures qu'il semble à Durtal qu'à travers toutes les souillures il a retrouvé son enfance. Jamais il n'avait si bien compris Mozart. Il pleure de cette innocence presque intolérable.

Bach à nouveau. Un fragment de la Passion selon Saint-Matthieu. Où Durtal a-t-il rencontré le visage de cette voix ? Où donc ces yeux tristes, ce nez un peu long, ce visage sanglant et calme ?

Il sait... et la colonie repasse devant ses yeux. Il évoque ces soirs calmes où il glissait en pirogue sous la voûte des palétuviers. Et par-dessus tout ces souvenirs... strident, l'appel de Silas.

La souffrance a repris Durtal. Après l'enlèvement des derniers jours, c'est comme un repos, une détente, quelque chose de très proche de la joie. Sa vie a cette signification encore ; sauver Silas... - et ce serait aussi le sauver que souffrir avec lui. À travers le chant de Bach, Durtal pressent un monde où elle aussi, la douleur, est harmonie.

Le disque a cessé. D'autres jeunes gens sont entrés dans la chambre de l'étudiant au pick-up. Qu'importe à Durtal ? La musique est en lui désormais, la musique et l'attrait de cette voix, et l'attrait de ce visage entrevu naguère à la colonie.

Calme et comme retrempé, Durtal s'endort à nouveau.

°
°°

Un grand rayon de soleil se jette à travers la chambre. Par la fenêtre ouverte Durtal voit tout un contre-jour de toits crêtés de lumière. L'air est vif, et tout, - la chambre, le balcon, les toits, Durtal lui-même – semble impressionné de ce pan de ciel d'un bleu égal, pur, absolu.

Agir... Pour la première fois depuis le départ de Marie, Durtal se réveille avec le sentiment de quelque chose à accomplir. Il se lève d'un coup et se lave à fond, répandant de l'eau jusqu'au milieu de la chambre (depuis plusieurs jours il ne se lavait même plus). Il sifflote en se rasant, nu dans l'air frais du matin. Il brosse ses vêtements, lave les taches accumulées sur ses revers. Il enfille sa robe de chambre pour réclamer son déjeuner. En même temps, il demande qu'on lui repasse son pantalon vite, très vite. Il se sent d'une extraordinaire impatience.

En attendant, il ouvre son courrier, un courrier accumulé depuis quatre jours. Quelques lettres de la colonie, relatant de petits potins. Elle sont autant destinées à Marie qu'à lui. C'est pour cela qu'il ne lisait plus son courrier, un courrier qui appartenait, lui aussi, à la vie morte. Mais aujourd'hui tout est changé. Et puis Durtal voudrait savoir ce que devient Silas.

Une lettre du Père Aupois, la seule qui parle du métis : « - J'ai vu Silas, écrit le Père, vraiment ne peut-on tenter quelque chose pour lui ? Il croupit misérablement. C'est affreux de voir un homme se défaire. À présent il tousse. Et bien entendu continuent les brimades et les tracasseries. Et je ne peux rien pour lui, que passer le voir de temps à autre. Chaque fois il me parle de vous qui êtes son seul espoir. »

Agir, se dit Durtal. Mais que faire ? Du côté du Ministère, plus rien à tenter. Ils s'en fichent. Peut-être Durand-Fouques ? Pourquoi pas Durand-Fouques ? Si celui-ci le voulait, il pourrait probablement beaucoup pour Silas. Durand-Fouques doit intervenir puisque Silas était son complice, puisque Silas est en prison à cause de lui.

La bonne revient avec le plateau du déjeuner et le pantalon repassé :

« - Si c'est permis d'avoir fait une pareille saleté. Il y a de l'eau plein la chambre. Vous ne pensez pas que je vais éponger tout cela, hurle-t-elle. Pour ce qu'on me donne de pourboires ici, je ne vais pas nettoyer toutes les saletés des pensionnaires. »

Durtal la laisse ahurie, un billet de trois cents francs entre les mains. Et sans prendre son déjeuner, en robe de chambre, il descend jusque dans le hall. Deux étudiants le regardent curieusement au passage, et Durtal se rappelle qu'il n'a pas de pyjama sous sa robe de chambre. On voit ses jambes maigres et velues. Le portier échange un sourire complice avec les étudiants. Qu'importe ! Durtal empoigne l'annuaire du téléphone, et cherche à la lettre D. « - D, D... murmure-t-il en suivant du doigt les colonnes... D... Ah ! Durand-Fouques ! Quelle veine qu'il ait le téléphone. Durtal se précipite dans la cabine. Jasmin 14 19. Il compose fébrilement le numéro. « - Allo, allo ! Jasmin 14 19 ? Pourrais-je parler à Monsieur Armand Durand-Fouques de la part de Monsieur Durtal... Il n'est pas là ? Il est absent pour quatre jours en province ? ... Je lui mettrai un

mot... Au revoir, Madame... »

Durtal remonte dans sa chambre. « - Que faire ?... » se dit-il. Tout son bel élan retombe. Machinalement, il se sert son café au lait refroidi. Il étale sur son pain les minces coquilles de beurre, si minces qu'elles en sont presque transparentes. Après des années de colonie le goût du beurre lui est toujours un régal. Cette fraîcheur dans la bouche l'étonne. Aujourd'hui, c'est curieux, elle lui redonne une sorte de courage.

Après tout, ce ne sont que quatre jours de perdus. Il écrira. Durand-Fouques trouvera sa lettre sitôt en arrivant.

°
°°

Durtal est sorti toute la journée, pour méditer sa lettre. Le difficile est de trouver les mots qui persuaderont Durand-Fouques d'accepter un rendez-vous. Il faut rester suffisamment énigmatique pour l'inquiéter. Chaque mot pose un problème.

Durtal est assis devant sa table : « Cher Monsieur Durand-Fouques, « Cher Monsieur », c'est sans doute trop aimable. Peut-être pourrait-il commencer simplement : « Monsieur... » Mais alors Durand-Fouques se méfiera.

Et puis, où lui donner rendez-vous ? À l'hôtel du Budapest ? Durtal a peur d'un éclat. Il ne veut pas non plus aller chez Durand-Fouques. Il ne s'y sentirait pas à l'aise. Quelqu'un pourrait être placé pour écouter leur conversation. Et pourtant il faudrait un endroit tranquille. » « - Pourquoi pas au Globe ? » pense Durtal. À la fin de la journée ce café est toujours vide. En donnant rendez-vous assez tôt pour que Leroux ne soit pas là... Et puis vraiment où aller ailleurs ? Durtal ne connaît pas d'autre café. Surtout, pour se sentir fort, il éprouve le besoin impérieux de donner ce rendez-vous en un endroit connu.

Après plusieurs heures de travail – oui, plusieurs heures – Durtal a rédigé ce mot, qui, d'ailleurs ne le satisfait pas :

« Cher Monsieur Durand-Fouques

Il est indispensable que je vous rencontre au plus tôt pour une grave affaire de la colonie, affaire qui vous concerne directement. Pour que nous puissions parler tranquillement, voulez-vous venir le mardi 8 Octobre à 18h30, au café du Globe, rue... Je vous y attendrai.

Recevez, cher Monsieur Durand-Fouques, mon meilleur souvenir.

L . DURTAL

P.S. Au cas où vous ne seriez pas libre Mardi, vous pourriez me fixer un autre rendez-vous en téléphonant avant neuf heures à Littré 94 23 »

°
°°

Interminables sont ces quatre jours. Durtal les passe en grande partie dans sa chambre, guettant l'heure où son voisin rentrera et jouera des disques. Alors la chambre s'emplit des voix de Bach et de Mozart : seuls moments d'apaisement pour Durtal. L'étudiant a mis l'Agnus Dei du Requiem de Mozart. Merveilleuses fleurs de l'ombre, appels au-delà de l'infini, les violons tournent autour du thème liturgique. Durtal se sent plus loin que lui-même, enfin dépassées les limites de son corps. L'éternel enfant de Salzbourg l'a rempli de sa pureté.

Et c'est l'âme pleine de Mozart comme d'un viatique que le quatrième soir Durtal part pour son rendez-vous avec Durand-Fouques. Le soir est doux. Un insidieux printemps se survit en l'automne. Le crépuscule teinte d'un rose pâli le faite des maisons. Il le détache des rues déjà emplies d'ombre. Ce sont des formes inattendues qui flottent, presque immatérielles. Les réverbères s'allument les éloigne encore. Durtal avance dans un monde jamais vu. Un monde de

pardon et presque d'innocence.

Au Globe la patronne l'accueille d'un large sourire : « - On se demandait ce que vous deveniez ! Cinq jours qu'on ne vous a pas vu ! Je vais vous servir votre Pernod. C'est Leroux qui était embêté de ne pas vous voir. Il essayait même de se procurer votre adresse. Sûrement qu'il est malade, qu'il disait comme ça de vous. Ça ne s'est jamais vu qu'il reste si longtemps sans passer ici ni au claque,... excusez-moi, c'est comme cela qu'il parlait. D'ailleurs, les hommes, moi je sais ce que c'est, cela ne me gêne pas, allez. Moi je les aime bien, ceux-là, ceux qu'on appelle des viveurs. J'en avais toute une table hier soir. Ce qu'il m'ont fait rigoler. C'étaient des vrais. Ce qu'ils en racontaient, des histoires, et toutes les frasques qu'ils avaient faites. »

Tout en parlant elle a versé à Durtal un pernod plein jusqu'au bord.

« - Tiens, je l'ai bien tassée, votre purée. C'est pour fêter votre retour, le retour de l'enfant prodigue. »

Durtal n'ose pas refuser le pernod trop fort ; cela vexerait la patronne.

Durand-Fouques viendra-t-il ? Durtal a fini son pernod. Sans le consulter, comme d'habitude, la patronne lui en a versé un autre. Dehors, la nuit est complètement venue. Il pleut, à présent ! Le reflet des réverbères grimace sur l'asphalte. Les rares passants marchent en toute hâte. Personne ne s'arrête.

L'horloge noire, incrustée de nacre, au-dessus du comptoir, marque sept heures trente. Durtal a pris un troisième pernod. Malgré la pluie, malgré l'attente, ils maintiennent en lui la lumineuse présence de Mozart. Il s'y accroche pour ne pas perdre cœur. Et si Durand-Fouques ne venait pas ?... Durtal en frissonne. C'est de nouveau la longue plaine enlisante, la vie sans but. Non, Durand-Fouques viendra. La phrase de Mozart le lui a dit.

Pourvu que Durand-Fouques ne tarde pas ! Le café est encore vide, mais d'ici peu les habitués arriveront. Durtal ne sera plus en paix. Ils le connaissent tous. Sans compter que Leroux sera là sans doute !

Un homme, le feutre dégouttant de pluie rabattu sur les yeux : c'est Durand-Fouques. Il tend à Durtal une main molle.

« - Pour une fois que je ne prends pas ma voiture me voilà trempé. On ne devrait jamais sortir sans voiture. Mais j'allais du côté des boulevards et c'est insupportable. On n'arrive pas à se garer. Ah ! Monsieur Durtal, on est mieux à la colonie ! Sans compter que Paris n'est plus le même qu'autrefois. Je suis allé hier aux Folies Bergères. C'était médiocre, très médiocre ! Et au Casino de Paris... Ne m'en parlez pas. Moi, je n'aime pas le théâtre. Quand je sors, c'est pour me reposer. Avec des affaires aussi importantes que les miennes, on a besoin de se reposer, de se détendre ; on ne sort pas le soir pour se creuser la tête avec des histoires d'existentialisme. » Durtal voudrait bien placer un mot, mais ce flot continue de rouler. « ... tandis que j'aime bien le music-hall. C'est gai. On y trouve de l'entrain. Sans compter que les petites, les petites, ma foi, ne sont pas à dédaigner. Tenez, au Casino de Paris, il y a une danseuse nue adorable. Il est vrai que je parle du music-hall, et que peut-être vous n'y allez pas beaucoup. Je ne suis pas libre ce soir. C'est dommage. Je vous y aurais emmené. »

Durtal imagine avec dégoût ce qu'aurait pu être une soirée avec Durand-Fouques. Il profite d'une accalmie dans le débit du parvenu : « - Vous ne prenez rien, Monsieur Durand-Fouques ?

- Non. Jamais. Sauf parfois un whisky à la colonie. Mais vous prenez du pernod ? Comme vous avez tort ! Suivez mon exemple, à moi. Je ne prends jamais de pernod, ni d'aucun autre alcool. Je vais même vous le confier : c'est le secret de ma réussite. Quand on a des affaires comme les miennes, des affaires d'une pareille importance, on doit garder la tête claire. Je fais également très attention au fonctionnement de mon tube digestif. C'est un secret que je vous donne aussi : de

l'huile de paraffine tous les soirs, au besoin un comprimé de mucinum, le matin au lever un verre d'eau de Vichy légèrement tiédie ; au breakfast, toujours des fruits. Vous devriez essayer ce régime. »

Durtal voudrait interrompre, sinon jamais ils ne parleront de Silas :

« - Je me suis permis de vous déranger, Monsieur Durand-Fouques, pour vous exposer une affaire extrêmement sérieuse. Vous savez qu'avant mon départ de la colonie je ne suis pas mal occupé d'une histoire de trafic d'armes à laquelle était mêlé Silas... »

Durand-Fouques a perdu toute sa faconde. Sa physionomie s'est glacée, tandis qu'une sorte de petite lumière fixe s'allumait dans ses yeux, une mauvaise petite lumière.

- Oui, j'ai vaguement entendu parler de cela.

- Vous en avez entendu parler plus que vaguement... Enfin peu importe. Vous savez que Silas a été arrêté, alors qu'il n'est pas le vrai coupable. Il n'est dans cette affaire qu'un vague comparse. »

- Ah oui ? dit Durand-Fouques d'un ton détaché. Mais je ne vois pas en quoi cela me regarde.

- On a arrêté Silas, je viens de vous le dire ; et on l'a odieusement maltraité. Si on ne le libère pas, il va sans doute mourir. »

Durtal guette sur le visage de Durand-Fouques un signe quelconque d'émotion. Mais celui-ci reste impassible. Même la petite lumière s'est éteinte dans ses yeux. Il paraît seulement s'ennuyer.

- Il ne vaut pas cher, ce Silas, répond enfin Durand-Fouques, après un silence qui a paru interminable à Durtal. Non, il ne vaut pas cher ; et puis, ce n'est jamais qu'un métis.

- Je vous dis qu'il va sans doute en mourir, dans la tristesse, dans l'abandon. J'ai tout fait pour le sauver, j'ai même alerté le Ministre, (un instant la lueur se réveille dans les yeux de Durand-Fouques)... jusqu'ici je n'ai rien obtenu (Durand-Fouques reprend un air las). C'est pourquoi je vous ai demandé de venir.

- Je ne vois vraiment pas en quoi cette affaire me concerne.

- Elle vous concerne directement, Monsieur Durand-Fouques.

- Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

- Tiens, Durtal ! Enfin te voilà, mon pote ! (C'est Leroux qui vient d'entrer) En voilà un temps qu'on ne t'avait pas vu ! C'est pas une idée de laisser comme cela tomber les copains. Même je me suis demandé si tu étais malade. J'ai cherché à avoir ton adresse. Je viens seulement de l'obtenir par la police. Sans cela je serais venu.

- Oui, c'est bon, répond précipitamment Durtal en essayant de le repousser. Je suis occupé. Je te verrai tout à l'heure.

- Ah ! oui reprend Leroux sans rien remarquer, je vois que tu as de la compagnie. Mais tu sais, là-bas aussi, tu as manqué. La grosse Carmen est désolée de ne plus te voir. Tu ne m'amènes plus ma pompe à vapeur, me faisait-elle comme ça tous les soirs. C'est pas possible, mais pour lui plaire autant, à cette grosse Carmen, tu dois avoir des talents particuliers. Tu m'expliqueras cela. »

Plusieurs fois, Durtal a essayé que Leroux se taise. Il éclate : « - Fous-moi la paix. Je suis occupé. Je te verrai tout à l'heure. »

- C'est bon, c'est bon. Si c'est comme cela que tu me remercies des noces que je t'ai emmené faire. T'es pas chic, mon Loulou. »

Leroux s'est enfin éloigné...

« - C'est un de vos amis ? demande ironiquement Durand-Fouques. Je vous laisse à lui. Je ne peux vous dire qu'une chose : je ne sais rien de cette histoire pour laquelle vous m'avez fait venir.

- Restez, je vous en prie.

- Non, je n'ai pas le temps. Vous savez, quand on a des affaires comme les miennes, on ne peut perdre son temps aux affaires de ce métier.

- Restez. » Et Durtal d'une pression de bras oblige Durand-Fouques à se rasseoir. Vous ne pouvez pas partir comme cela. Cet homme souffre.

- Encore une fois cela ne me regarde pas. Je ne veux en rien me mêler de cette histoire.

- Un mot de vous au Gouverneur suffirait sans doute.

- Mais cela ne me regarde pas. Je ne veux pas m'en mêler. Je ne connais rien à cette histoire et je ne veux rien en savoir.

- Vous ne connaissez rien à cette histoire ? Mais le vrai coupable, c'est vous !

- Que chantez-vous là ?

- Je le sais... Le billet, votre billet, c'est moi qui l'ai donné au Gouverneur.

- Que racontez-vous là ?

- Ne faites pas semblant de ne rien savoir.

- Je ne fais semblant de rien. Puisque vous y tenez, je vais vous le dire. Le billet à présent n'existe plus. Le Gouverneur me l'a rendu. Je l'ai brûlé moi-même. Alors il n'y a plus rien. C'est comme si il n'y avait jamais rien eu. Je ne sais même plus ce que vous voulez dire. Il n'y a jamais eu de billet. Vous m'entendez ? Et cette affaire ne me concerne en rien.

- Vous croyez que cela va finir ainsi ! (Durtal soudain ivre de fureur, a jeté un verre par terre. Le verre s'est brisé.) Mais je vous aurai. Je vous poursuivrai. Peut-être y a-t-il d'autres billets.

- Je vous conseille de ne plus vous mêler de tout cela riposte Durand-Fouques avec une froideur accentuée. Vous me paraissez bien exalté. Adieu.

- Vous ne vous en tirerez pas comme cela.

- Des menaces à présent ?

- Non. Je vous supplie seulement de penser au malheureux Silas.

- Encore une fois cette affaire ne me concerne pas.

Durtal sent monter en lui la colère, une colère dans toute sa chair. Elle l'envahit comme la volupté. Il voudrait étrangler Durand-Fouques. Il hurle :

« - Je vous aurai, vous m'entendez ! Je vous aurai. Vous pouvez accumuler vos ordures, vous allez les payer. Je saurai bien vous les faire payer.

- Empêchez-les de se battre, crie la patronne. Je ne veux pas d'histoires comme cela dans la maison. Retenez-les. Ils vont faire un malheur. La police va s'en mêler. Elle fermera mon café. »

Durtal a attrapé Durand-Fouques. Il le secoue dans toute la violence de sa fureur. « - Arrêtez-les donc ! hurle encore la patronne. Monsieur Durtal, vous un homme si comme il faut vous n'allez pas faire cela. Leroux, voyons, séparez-les. »

Leroux et deux ou trois consommateurs se sont précipités. Ils n'ont pas de mal à faire lâcher Durtal, tandis que Durand-Fouques, sans attendre une seconde de plus, s'enfuit dans la rue. Durtal s'effondre sur une chaise, la tête dans les mains. Il sent sur son front une sueur froide.

« - Tout est fini, se dit-il, tout est fini. Et il pense moins à Silas en ce moment qu'à son effort pour être encore un homme.

- Allons, mon Loulou, grasseye Leroux, tu ferais mieux de ne pas t'occuper de cela. Tiens, prends une purée, puis on va rigoler ensemble. C'est la grosse Carmen qui sera contente de te revoir.

- Salaud ! éclate Durtal. Mais c'est cela que je ne veux pas. Et puis c'est de ta faute, pourquoi es-tu venu te mêler à notre conversation ?

Durtal est content de trouver quelqu'un à qui s'en prendre. Il s'acharne :

« - Espèce de gouape. Tu ne me fouteras pas la paix ? Tu crois que je vais recommencer à

voir tes sales yeux, à sentir ta sale bouche...

- Salaud... grince Leroux entre ses dents, tandis que Durtal sort. La patronne en oublie de réclamer le prix des consommations. Elle crie simplement à Leroux : « - Tu devrais le suivre : il va sûrement faire un malheur. »

Rejoindre Durand-Fouques, seule cette idée demeure dans l'esprit de Durtal. Le supplier encore pour Silas ? Non, mais Durand-Fouques incarne le suprême espoir. S'il s'éloigne, disparaît l'ultime but de la vie. Cela, Durtal ne le raisonne pas ; il sent seulement un besoin absolu, impérieux, de Durand-Fouques. Et il court après lui dans la nuit. Il court sans même sentir la pluie si plaquée par le vent qu'elle en est comme collante. Il gagne les quais. Un pressentiment lui dit qu'il y retrouvera Durand-Fouques. Il le poursuivra partout, jusqu'à Auteuil, jusqu'à la colonie, s'il le faut. Rejoindre Durand-Fouques... Il lui semble que ses pas sur l'asphalte répètent ce nom. Durand-Fouques, c'est ce que crie le vent sur la Seine.

Le quai est désert. Seuls, le vent, la pluie, et sinistrement impuissants à éclairer, les réverbères. Toutes les devantures sont baissées. Les feuilles tourbillonnent. Durtal sent son pantalon mouillé coller à ses jambes. Il court quand même.

Là-bas, cette silhouette, et puis deux hommes devant un bec de gaz comme deux ombres chinoises. Et puis le premier homme pousse un cri et tombe. Et les deux autres qui se baissent. Ils fouillent, semble-t-il, celui qui est tombé. Ils s'enfuient.

Durtal ! Durand-Fouques ! Durtal sait que Durand-Fouques est là par terre. Il faudrait appeler au secours. Mais Durtal n'a qu'une pensée : voir Durand-Fouques, l'approcher. Il ne débraie pas de cette obsession... Durand-Fouques.

Oui, Durand-Fouques est là, étendu sur le dos. Il faudrait appeler, pense encore Durtal. Appeler avant que l'assassin soit trop loin. Mais Durtal reste fasciné, muet, la voix étranglée dans la gorge. Le corps est étendu sur le ventre. D'une plaie dans le dos coule un filet de sang qui s'élargit, se dilue dans la pluie, sur le trottoir. Durand-Fouques râle doucement.

Par terre le couteau de l'assassin. Durtal le ramasse, le tourne et le retourne dans ses mains. Il sent quelque chose de poissé sur les doigts : le sang, le sang de Durand-Fouques ! Et Durand-Fouques râle à ses pieds. Il faudrait appeler, crier, courir, chercher du secours,... Durtal lâche le couteau.

Voir encore le visage de Durand-Fouques, le toucher. Durtal se baisse. Durand-Fouques râle toujours. Une mousse rose lui sort de la bouche. Un peu de sang coule sur le poignet et la manche de Durtal.

Il faudrait appeler, ou fuir. Fuir ? Durtal n'a plus que cette pensée. Il veut fuir. Qu'on ne le mêle pas à cette affaire. Qu'il n'en entende plus parler. Fuir.

Et puis il a du sang sur les mains. Il s'est querellé avec Durand-Fouques. Sûrement on le prendra pour l'assassin si on le voit près d'ici. Durtal court. Dans une rue écartée ils se lave les mains au ruisseau. Il essaie de laver sa manche. Des pas derrière lui ? Il s'enfonce dans l'embrasement d'une porte cochère, comme s'il s'abritait de la pluie. Mais il lui semble qu'on court après lui. Ces pas précipités dans la rue voisine. Sûrement Leroux l'a signalé. Il repart. Il devrait rentrer à l'hôtel, au plus tôt. S'y laver. Se coucher. Feindre d'y être revenu directement. Mais il ne peut plus courir : ce pincement au cœur. Et puis il ne sait plus bien où il est. Il a tourné deux fois ou trois fois ? Ces rues, il les connaît mal, surtout la nuit. Il s'arrête. Son cœur le pince trop fort. Il repart.

Enfin l'hôtel. La porte jette son carré de lumière sur la chaussée. Personne. Durtal se précipite.

« - Où allez-vous si vite ? » Une main s'est abattue sur son épaule et le maintient. En même temps deux hommes sortent de l'hôtel. « - Oui, c'est bien lui, dit Leroux. Je vous l'avais bien dit, qu'il reviendrait tout de suite à son hôtel.

« - Tenez, il a encore du sang sur sa manche ; remarque un des agents.

On l'entre dans l'hôtel. Les étudiants le dévisagent, inquiets. Le patron s'affaire, l'air ennuyé. « - Entrez-le là, dans mon bureau. Vous comprenez, c'est très embêtant pour un établissement comme le mien, une affaire comme cela. Je n'aurais pas dû garder ce type. Depuis le départ de sa femme, il n'était pas normal. »

Leroux est là, qui fait l'important.

« - Hein ! je vous l'ai vite retrouvé. Vous n'en avez pas un autre pareil à moi dans toute la police. Et puis je peux tout vous expliquer comment cela s'est passé. Vous avez un témoin tout de suite. Une affaire en or que je vous apporte là.

- Raconte-nous tout ! crie un policier dans la figure de Durtal.

- Mais non, pas ici, on a tout son temps, lui dit un autre. Recueille plutôt les témoignages. »

Et c'est le récit de l'hôtelier : la vie irrégulière de Durtal. Puis le récit de Leroux : la dispute avec Durand-Fouques. « - Il a déjà failli le tuer dans le café, je vous le dis. C'est moi qui l'en ai empêché. Et puis, malgré la pluie, je l'ai suivi. Ce n'était pas facile. Il courait, il courait pour rattraper l'autre... »

Une auto s'arrête devant l'hôtel. On y enfourne Durtal. Leroux voudrait monter. « - Non, lui dit l'agent. Toi, on a déjà ta déposition. Tu repasseras demain matin. On verra d'après ce que le gars aura avoué si on a encore besoin de toi.

- Oh ! ce ne sera pas difficile, vous verrez, répond Leroux ; il va tout de suite se mettre à table.

Chapitre XV

Dans une sorte de sommeil lourd, Durtal entend qu'on ouvre le cagibi où il vient d'achever sa nuit.

« - Cette fois-ci, finies les comédies ! Il va falloir tout nous dire, crie un policier. Mais Durtal n'a plus qu'une conscience très floue de ce qu'on veut de lui. Il éprouve seulement une grande faiblesse ; sa tête est pleine de nuages, avec dans les oreilles des cloches qui sonneraient, qui sonneraient.

- Tiens, il ne s'est même pas rhabillé, remarque un policier. C'est peut-être un nudiste.

- Alors, tu vois, dit l'inspecteur de sa voix calme et insonore, cela ne sert à rien de te taire. Dis-nous tout, sinon on recommence à te cogner. »

Durtal n'a même plus la force de nier. Et puis qu'importe. Simplement ne plus penser, ne plus sentir. Dormir.

« - Alors, dis-nous pourquoi tu as attiré ce Durand-Fouques au Globe ? Dis-nous pourquoi tu voulais le tuer ? Pourquoi tu l'as tué ? Qu'est-ce que c'était, ce Silas dont Leroux t'a entendu lui parler ? »

Les questions se succèdent, se précipitent. Durtal voudrait répondre quelque chose. Mais tout cela est si loin. Et ces cloches. Toujours ces cloches dans les oreilles.

Une gifle ; une autre encore. Et puis Durtal sent qu'on le place devant un mur, à grand renfort de claques et de coups.

« - Puisque tu aimes mûrir en espalier, on va t'y remettre, dit un des hommes.

Mais les policiers, les coups, la pièce même où il se trouve tout cela c'est très loin, très loin. Durtal souffre, il a mal partout, mais cette douleur elle-même semble venir de très loin. Seulement pèse, comme si toute la souffrance se concentrait en lui, ce pincement au cœur.

Et puis, au fond de ces ténèbres, un visage. Est-ce le visage de Silas ? Un visage au front déchiré, avec des yeux nobles et tristes, une grande plaie sur la joue. Il s'approche. Il grandit. Il est

là tout près. Et Durtal sent des lèvres sur ces yeux.

◦

◦ ◦

« - Merde, mais il clamse » - dit un policier.

Table des matières

Chapitre I	2
Chapitre II	4
Chapitre III	6
Chapitre IV	7
Chapitre V	11
Chapitre VI	14
Chapitre VII	19
Chapitre VIII	23
Chapitre IX	26
DEUXIÈME PARTIE	29
Chapitre X	29
Chapitre XI	32
Chapitre XII	37
Chapitre XIII	41
Chapitre XIV	44
Chapitre XV	51